

Jules Ronjat, Maître de la linguistique occitane !

Marginalité et centralité de Jules Ronjat (1864-1925)

Pierre Escudé, 2022. escude.pierre[at]gmail.com

Jules Ronjat, « maître de la linguistique occitane » (Chambon & Frýba-Reber 1996), reste étrangement marginal dans l'histoire de la linguistique, alors qu'il est l'auteur de la *Grammaire istorique des parlars provençaux modernes* (GIPPM, édition posthume, 1930-1941), plus importante somme jamais réalisée sur la langue occitane. La valeur de l'ouvrage a certes été repérée aussitôt par deux linguistes importants, Pierre Fouché dans la *Revue des Langues Romanes* et Antoine Meillet dans le *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* tandis que l'un de ses directeurs de thèse, Mario Roques, fit un très neutre et rapide compte-rendu dans *Romania*. Cependant, l'ouvrage en lui-même comme son auteur ont vite été ensevelis dans la mémoire des disciplines pour lesquelles Jules Ronjat a œuvré toute sa vie : la linguistique et le Félibrige ¹. Les choix personnels et politiques de Jules Ronjat, « l'eretge absolut ! » selon l'historien Philippe Martel ², expliquent en grande partie ce phénomène de marginalisation, et nous ne pourrions donc faire l'économie d'une courte biographie de l'homme pour en expliquer les causes.

Il n'en demeure pas moins que ses travaux, à commencer par les deux thèses de 1913 – *Essai de syntaxe des parlars provençaux modernes* (ESP) et *Le Développement du langage observé chez un enfant bilingue* (DLO) – jusqu'à la GIPPM font de lui un linguiste essentiel du domaine occitan comme plus largement de la linguistique européenne, ancré, là aussi marginalement mais intensément, dans une « école de Montpellier » du fait de sa très importante collaboration à la *Revue des Langues Romanes* (RLR) de 1904 à sa mort (6 articles et près de 250 comptes rendus) et son attachement aux travaux de Tourtoulon comme à ceux de Maurice Grammont auquel il fut lié.

Des fidélités dangereuses

La vie et l'œuvre de Jules Ronjat nous sont un peu mieux connues grâce à des travaux d'érudition, depuis ceux de Chambon & Frýba-Reber (1995 & 1996) à Thomas (notamment 2017) en passant par un premier colloque (Escudé & Sauzet 2013) et la réédition de l'une de ses thèses (Escudé 2014). Dans les deux domaines principaux dans lesquels il s'est voué corps et âme, le Félibrige et la linguistique, on observe qu'il s'est hissé par sa seule force personnelle en leur centre, et par sa propre force de pensée s'en est exclu, en « tuant les deux pères » que sont Frédéric Mistral et Gaston Paris (Coste 2016 ³),

¹ Ronjat n'apparaît même pas dans l'*index nominum* de *La Langue d'oc pour étendard. Les Félibres (1854-2002)* de S. Calamel et D. Javel, Toulouse, Privat, 2002.

² (l'hérétique absolu !), cité par J. Thomas, *Lingüística e renaissentisme occitan*, Institut d'Estudis Occitans, 2006, p. 150. Ronjat, dans un compte-rendu d'un ouvrage scientifique en langue allemande sur le francoprovençal, rappelle que Mistral le nommait « Juif errant du Félibrige », « en souvenir de [ses] randonnées pédestres et vélocipédiques de touriste et de dialectologue », cf. *Revue des Langues Romanes*, 1915, n°58, p. 335. Cette mention est riche d'enseignement : le Juif errant est à l'écart de la communauté endogène provençale, ou « nationale » dans le sens maurassien, comme le « randonneur » et « touriste » l'est de la communauté scientifique établie.

³ « [...] en premier lieu, Ronjat le félibre. Il s'engage avec enthousiasme dans la cause, mais – si l'on peut dire – n'en est pas natif. Converti et militant, il a toutefois tôt fait de considérer que les figures d'autorité du mouvement se montrent trop timides dans leur entreprise et il s'emploie à les aiguillonner. De la part d'un nouveau converti devenu fidèle un peu trop zélé, s'en prendre ainsi, plus ou moins directement, à Frédéric Mistral relève quasiment du crime de lèse-majesté. On ne manquera pas de le lui faire sentir.

Ronjat le romaniste rompt aussi avec l'orthodoxie dominante. Il lève résolument l'étendard du Sud et de l'Oc. Dans sa cartographie linguistique, il établit des frontières là où Gaston Paris avait tenu à les amuir par une lecture mosaïque ou tapisserie de l'ensemble des variétés septentrionales et méridionales. Là aussi, il y a quelque témérité à se poser à l'encontre d'un modèle antérieur (Paris meurt en 1903) posé par un personnage majeur et mandarin de la scène scientifique. Toute distinction n'est pas porteuse de reconnaissance.

mais gardant toujours une fidélité forte à chacun, et les fondant en un chemin logique et têtue de pensée, d'étude et d'action. L'intrication entre amour de la poésie mistralienne, Félibrige, fédéralisme, amitié pour des personnes et des idées venues d'Allemagne, linguistique enfin, est importante et peut expliquer à soi-même sa marginalisation dans le domaine scientifique d'une France nationaliste et hypercentralisée à la date de ses deux grandes thèses, et à l'aube du premier conflit mondial qui le verra s'exiler durablement à Genève.

Né à Vienne en 1864 dans une confortable famille bourgeoise et républicaine ⁴, Jules Ronjat est voué à la carrière juridique à la suite de son père qui, de 1870 à 1886, sera sous-préfet, procureur général, maire de Vienne, sénateur de l'Isère, procureur général à la cour de cassation de Paris. Excellent lycéen parisien, il obtient une licence de droit, n'exerce pas – à ce que l'on sait – le métier d'avocat, entre à l'armée en 1888 comme officier de réserve puis lieutenant, et demandera à être rayé des cadres le 30 août 1907, après la crise du « mouvement des vigneronns » du Midi. La réflexion politique et le Félibrige seront les deux grandes premières affaires de sa vie.

Président de l'Alliance Républicaine de la Jeunesse depuis sa fondation ⁵, Ronjat donne en 1892 une conférence sur « la vie politique aux États-Unis » qui montre l'étendue de son analyse politique, économique, juridique et sociale sur ce pays qu'il compare, sans naïveté aucune, au nôtre ⁶. La hauteur de vue, le sens du détail et l'acuité synthétique des propos de Ronjat dans cette courte conférence tranchent avec la rhétorique filandreuse des revues fédéralistes françaises ou la tiédeur des revues félibréennes qu'animeront en partie Ronjat ⁷.

Par August Bertuch dont nous allons parler, Ronjat apprécie et traduit en 1905 *Le Référendum, histoire de la législation populaire en Suisse*, ouvrage du Suisse Théodor Curti, nationalisé allemand en 1902 et qui devient jusqu'en 1914 directeur du *Frankfurter Zeitung* ⁸; puis en 1909, le tome 2 de l'importante somme en cinq volumes du *Traité de la science des finances* d'Adolph Wagner ⁹, Hermann

Ronjat le linguiste lit, discute, rend compte de ce qui se publie, prend position par ses travaux dans les débats théoriques de l'époque, mais ses ruptures et ses rébellions le cantonnent à la marge des dominants du champ universitaire. »

⁴ La famille Ronjat est de ces « familles bourgeoises opulentes et bien apparentées », cf. Machin Howard, Wright Vincent « Les élèves de l'École Nationale d'Administration de 1848-1849 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, tome 36, n°4, Octobre-décembre 1989, p. 613.

⁵ « L'Alliance républicaine de la jeunesse a été fondée au printemps 1889 par un groupe de jeunes gens militant au sein du Comité Antiboulangiste des Étudiants, créé lui-même en août 1888. L'Alliance entretint des contacts étroits avec l'Union Libérale du bâtonnier Barbox et l'Association Nationale Républicaine, alors présidée par Jules Ferry. L'avocat Jules Ronjat, président de l'organisation, fut appelé à siéger au sein du conseil général de l'ANR. On ne trouve plus aucune mention de cette organisation au-delà de l'année 1893. », cf. Gilles le Béguec, « Les Jeunes modérés dans la vie politique française (1880-1965). Approche monographique et bibliographique », *Recherches contemporaines*, n° 6, 2000-2001, p. 145 et Gilles Le Béguec, « Entre modérantisme et nationalisme », in *La Politique et la Guerre. Pour comprendre le XXe siècle européen*, Noesis, Paris, 2002, p. 488-501.

⁶ La confusion des étiquettes entre *fédéralistes* et *unionistes* devenus *républicains* et *démocrates*, le pragmatisme américain des politiciens, davantage intéressés par le profit que par les idées, n'empêchent pas des réalisations politiques attendues en France selon l'Alliance Républicaine : séparation des pouvoirs religieux et des pouvoirs politiques ; nécessité d'un Sénat fort ; opposition organisée à toute « aventure césarienne venant menacer nos libertés publiques » ; capacités collectives à dépasser les « difficultés politiques les plus ardues [préservant les États-Unis] de ces stériles discussions abstraites qui ont trop souvent occupé nos assemblées au détriment des questions d'affaires qui intéressent directement le pays. »

⁷ Dans le n° de septembre 1913 de *Vivo Prouvenço !* Ronjat rappelle l'enthousiasme d'un article félibréen (*Aiòli* du 17 juillet 1893) où Reinié de Sant-Pons reprend les mots d'Ansèume Mathiéu à Mistral : « 1487-1887, açò fai bèn quatre cènts an [...] de centralisaciou ! », souhaitant la constitution des « Estat-Uni de nosto Franço bèn-aimado ». Dans l'article de 1913, Ronjat rappelle que Mistral prenait Mathieu pour « lou plus bèu sounjo-fèsto que iéu ague couneigu ».

⁸ Tenant de l'aile gauche démocratique allemande, Curti a été responsable des pages politiques du *Frankfurter Zeitung* de 1873 à 1879.

⁹ Adolph Wagner (1835-1917), économiste nationaliste allemand des plus influents de la fin du XIXe siècle, est considéré comme le fondateur du « Verein für Socialpolitik » (1873), adepte de la nationalisation et de la redistribution des richesses, théoricien d'un socialisme d'État (« Staatssozialismus »). Le renforcement de l'emprise de l'État sur l'économie, érigé par Wagner au rang de « loi économique », a pour but de mener au socialisme sans le péril de la révolution et de la lutte des classes. Le concept sera instrumentalisé par Bismarck, très opposé au socialisme, mais qui soumettra l'activité économique à la monarchie prussienne et après 1871 aux intérêts de l'empire. L'engagement politique de Wagner est constitué par ailleurs par un nationalisme panallemand qui le conduisit parmi les premiers à réclamer l'annexion de l'Alsace-Lorraine durant la guerre de 1870-1871. Dans le même domaine, on peut mentionner son engagement dans le Deutschen Kolonialkongress fondé en 1902 ou dans le Kolonialpolitischen Aktionskomitee fondée en 1907, deux organismes représentatifs de la

Deite et Gustav Friedrich von Schöenberg¹⁰ chez l'éditeur parisien Giard & Brière, proche des milieux socialistes de J. Guesde.

Quant au Félibrige, c'est grâce à sa rencontre « certainement avant 1891 » (Thomas 2016, 185) avec Pierre Devoluy, « l'ami segur e lou guide vertadié »¹¹ qu'elle se réalise, et avec la littérature mistralienne, notamment *Calendau* (paru en 1867), chant d'amour à la gloire de la nation provençale. Depuis sa lettre au « felibre-mage » (sonnet à Mistral daté du 1^{er} août 1893) jusqu'en 1909 où il s'en éloigne pour se consacrer à la linguistique, Ronjat s'adonne corps et âme au Félibrige. C'est grâce à la poésie de Mistral, auquel il voue un culte presque aveugle¹², que Ronjat rencontre à Paris August Bertuch¹³, grand traducteur en allemand des œuvres du Maillanais¹⁴ et à qui il donne quelques cours de langue en été 1896. Lors de séjours de plus en plus fréquents en Allemagne, Bertuch et Ronjat développent une grande amitié – Bertuch fera rencontrer sa nièce, Ilse Loebell (sans doute vers 1904) avec laquelle Ronjat se marie en octobre 1907¹⁵; il lui présente des amis allemands; il participe avec lui aux *Koelner Blumenspiele* de Cologne où leurs œuvres notamment traduites en allemand sont primées; et l'on peut dire que c'est grâce à l'action conjointe de Ronjat et Bertuch que l'académie Nobel prime en 1904 (après avoir songé le faire dès 1901) le prix de littérature à Mistral.

Le long article nommé « souveni d'i a vint an » paru dans les quatre numéros de juillet à octobre 1913 de *Vivo Prouvenço !* fait l'inventaire de cette première longue partie de sa vie. Ronjat rappelle qu'il est devenu membre de l'*Escolo felibrenco de Paris* créée le 1^{er} mai 1893 autour d'Amouretti et Maurras, cette *Escolo* souhaitant développer le caractère politique manifesté dans la « Déclaration des jeunes félibres fédéralistes » de 1892. Ronjat entre d'évidence au bureau de la Ligue de Décentralisation en janvier 1895¹⁶ qui prolonge cette volonté d'action fédéraliste des « décentrés » méridionaux, dont il s'aperçoit avec amertume qu'elle ne peut être que vaine en raison du manque d'engagement ou de pensée stable de ses membres¹⁷ comme du « reniement » du maître suprême, Mistral lui-même¹⁸. Ami de Devoluy (Paul Gros-Long, 1862-1932) qui devient *capoulié* – plus haute

propagande coloniale de l'empire. Il fut l'un des membres les plus actifs du Deutschen Ostmarkenverein, qui s'était donné pour mission la germanisation des parties orientales de l'empire allemand issues du démembrement de la Pologne. Cf. Alain Alcouffe, Maurice Baslé : « Adolph Wagner : d'un engagement militant nationaliste à la co-évolution "privé-public" » in Alain Alcouffe et Claude Diebolt : *La Pensée économique allemande*, Paris, Economica, 2009.

¹⁰ *Traité de la science des finances : Tome 1, L'Organisation de l'économie financière (budget, comptabilité, contrôle). Les besoins financiers; les recettes ordinaires en général et les acquêts privés en particulier* (trad. Henry Vouters); *Tome 2, Théorie de l'imposition, théorie des taxes et théorie générale des impôts* (trad. Jules Ronjat); *Tome 3, Le Crédit public* (trad. Paul Hallier); *Tome 4, Histoire de l'impôt depuis l'antiquité jusqu'à 1815* (trad. E. Bouché-Leclercq); *Tome 5, Histoire de l'impôt depuis 1815 jusqu'à 1910*, (trad. Louis Couzinet), Paris, V. Giard & E. Brière, 1909-1913.

¹¹ *Vivo Prouvenço !* 7 septembre 1907, p. 1.

¹² Dans une lettre du 2 avril 1899, il met sa vie personnelle entre les mains du Maître, tant dans le choix d'une épouse que dans la perspective d'un métier : « chausi'no chato que vous agrado [...] ; siéu en trin d'estudia dous o tres affaire ounte intra ; siegue journalisto, siegue negouciant. »

¹³ On connaît bien peu de choses sur A. Bertuch (1838-1914), « qui semble avoir vécu une partie de sa vie à Fontenay-aux-roses et qui est décédé à Venise. » (Note aimablement communiquée par Anne-Marguerite Frýba-Reber.)

¹⁴ La première traduction de *Mirèio* en allemand est celle de Kannegisser (1859), puis en 1884 vient due à B.-M. Dorieux-Brotbeck *Mireia, Ländliches Epos in zwölf Gesängen* (« épopée rurale en douze chants », sic); Bertuch offre à Ronjat ses traductions de *Nerto e Mirèio* (1893, avec des notes philologiques d'Eduard Böhmer) « que soun veramen d'uno fidelita e d'un biais meravious » (lettre à Mistral du 23 juin 1896), cf. Pierre Fabre, « Les traductions de Frédéric Mistral en langues étrangères : du local à l'universel », in *La traduction : sa nécessité, ses ambiguïtés et ses pièges*, Paris, Éditions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, 2015, 78-89.

¹⁵ De son mariage avec Ilse Henriette Catherine Loebell (1883-1965) à Weinheim dans le Baden Württemberg, Jules aura deux enfants : Louis Siegfried Wilhelm (1908-1934) et Pierre Marie Jules (mort quelques jours après sa naissance en 1910).

¹⁶ Cette Ligue fait le lien le plus évident entre les aspirations fédéralistes et la mouvance félibréenne; en cela, elle mime le fonctionnement du Félibrige : Amouretti est nommé « cabiscol », Plantadis et Ronjat « sous-cabiscols », Frissant, secrétaire général; Duffau, trésorier.

¹⁷ « *Descentralisacioun e regiounalisme* èron pancaro devengu alor ço que soun majamen a l'ouro de vuei, un chichibèlli de poulticaire proufessiounau e uno amusaio pèr *desracina* de touto meno », cf. « souveni d'i a vint an », *Vivo Prouvenço !* août 1913. Par ailleurs, le républicain protestant et laïc Ronjat n'avait que le Félibrige pour s'associer au royaliste Maurras, journaliste à l'*Observateur français*, quotidien catholique boulangiste, cf. Victor Nguyen, « Maurras et le Félibrige. Eléments de problématique », *La France Latine*, 78-79, 1979.

¹⁸ L'idéal fédéraliste menant à un autonomiste souhaité par A. Mathieu est gentiment moqué par Mistral qui prenait Mathieu pour « lou plus bèu sounjo-fèsto que iéu ague couneigu » (rapporté par Ronjat dans « souveni... », *op. cit.* octobre 1913. Dans

marche de l'organisation félibréenne, après Mistral lui-même – en 1901, militaire comme lui et comme lui tenant d'un « Félibrige d'action », Ronjat est nommé *baile del Felibrige* en 1902 – poste créé par Mistral sur demande de Devoluy, faisant valoir les capacités scientifiques et le réseau européen de Ronjat¹⁹ – avant d'être élu *majourau* en 1904. Ce sont là les années du plus haut investissement dans la « politique » et la dissémination des idées félibréennes de Ronjat. Entre autres raisons²⁰, c'est sur l'incapacité du Félibrige à donner une conscience à un peuple occitan – ou occitanophone – que Devoluy démissionnera finalement en 1909²¹ et sans doute au vu de la médiocrité de l'engagement de nombre de félibres que Ronjat s'éloignera du mouvement. Dans une lettre datée d'Avignon du 6 juin 1907, Devoluy avait confié à Ronjat cette amertume suprême, sans doute au fondement de la désillusion de leur engagement commun : « Vuei ai entendu renega *Calendau* pèr soun paire, e me faudra long-tèms pèr me remetre d'aquelo, se jamai me n'en remete »²². Le Félibrige ne peut s'ancrer dans la vie politique, il doit rester figé dans l'œuvre poétique, « c'est-à-dire la langue ». ²³ Longtemps après, en 1920, Ronjat reviendra sur ce moment :

« Devoluy e iéu auren perdu quauquis annado de nosto bello segoundo jounço à cerca de reviscoula un mourtoun en survivènço ; lou regrète pas, estènt que lou Felibrige m'es esta ócasioun d'empegne proun liuen mi counhegudo lenguistico e de douna uno toco scientifico à ma vidasso. Tout a soun bon las en este mounde bizarre, barbare ounte vivèn. »²⁴

La date de 1909 fait charnière avec les deux premiers engagements, faisant glisser Ronjat vers une voie nouvelle, totalement cohérente avec ses premiers engagements du reste, et dans laquelle il va s'investir comme toujours corps et âme. Ronjat entre désormais définitivement en linguistique, mais ces fidélités dangereuses – proximité avec l'Allemagne, avec le Félibrige et le fédéralisme, avec la *Revue des Langues Romanes*, concurrente directe de la *Romania* de Paul Meyer et Gaston Paris – vont grever dans l'espace national l'écho et l'aura de ses travaux, pourtant à bien des égards pionniers dans le domaine.

la dernière partie de cet article-testament, toute l'amertume de Ronjat se fait jour : « Mistral nous a jamai fa vesito. » Ronjat assassine le royaliste Maurras « devengu lou teourician de la mounarchio » ensablé dans « la pensado parisenco » puis fait le tour des anciens fédéralistes félibréens : « Mazet es [...] belèu encaro capecianisto ; Plantadis [...] porto noun sai que titre majestuous dins noun sai queto *Mantenènço* ; Frissant, emé lou quau fasiéu dins l'*Aiòli* li comte-rendu de *La Prouvènço i saloun parisien*, celèbro dins *Le Provençal de Paris* li ceremounié de la *petite patrie* ; Charle Brun, devengu J. Charles-Brun, es lou proufètò elouquènt dóu *regionalisme*, Froment de Beurepaire, devengu de Beurepaire-Froment, es resta counvincu qu'en parla mouissagués fau escriéure *felibretxa*, e noun *felibreja*, pèr-ço-que l'*óucitan* es uno lengo celto-grèco [...] »

¹⁹ « Saber, parlant tóuti li lengo, assabenta coume pas un de l'istòri dóu Miejour, arderou, plen de fe inteligènto e agissènto, en relacioun emé tóuti li sabènt e escrivan d'Europo », Lettre de Devoluy à Mistral datée du 9 mai 1902, in Charles Rostaing, *Correspondance Frédéric Mistral-Pierre Devoluy (1895-1913)*, Nîmes, imprimerie Bene, 1984, tome II, p. 342.

²⁰ Parmi d'autres : l'opposition religieuse entre le protestant et républicain Devoluy et le royaliste catholique Villeneuve-Esclapon (cf. Thibaudet, *Mistral ou la République du Soleil*, Paris, Hachette, 1930, p. 234) ; l'opposition frontale sur la question des statuts du félibrige que souhaite rationaliser Devoluy ; mais aussi des hostilités au sujet de la nomination de *majourau* ou du « non-paiement de cotisations » (cf. Calamel et Javel, *op. cit.* p. 161).

²¹ Cf. Philippe Martel, « Devoluy ou les infortunes de l'action », *Actes du premier congrès international de l'Association Internationale d'Études Occitanes*, Southampton, 1987, p. 341-358.

²² (Aujourd'hui, j'ai entendu *Calendal* renié par son père, et il me faudra longtemps pour m'en remettre, si jamais je m'en remets), Chambon & Frýba-Reber, « Le Félibrige et le mouvement des vigneron... », *op. cit.*, p. 22.

²³ Ph. Martel, « La politique félibréenne autour de 1870 », in *Les Fous de la langue. Langue, littérature & idéologies occitanes au XIX^e siècle, Amiras / 13*, Edisud, 1986, 130. « Il ne reste que l'illusion, la déception sublimée en poésie, pour Mistral, ou l'effacement dans la rancœur. [...] La langue, ce refuge ultime de ceux qui ont frappé à la porte de l'Histoire, et auxquels l'Histoire n'a pas voulu ouvrir. »

²⁴ (Devoluy et moi, nous aurons perdu quelques années de notre belle seconde jeunesse à essayer de ressusciter un mort-né en survie [sic, le Félibrige, donc] ; je ne le regrette pas, dans la mesure où le Félibrige m'a donné l'occasion de développer plus avant mes connaissances linguistiques et de donner un but scientifique à ma pauvre vie. Il y a un bon côté à tout dans ce monde bizarre et barbare qui est le nôtre.) in Jean Thomas, « Treize lettres de Jules Ronjat à Léon Teissier », *Revue des langues romanes*, Tome CXIX N°2 | 2015, 463-481. Il s'agit ici de la 12^e lettre, datée du 10 mai 1920. Par ailleurs, encore aveuglé par la statue de commandeur du Maître, « lou proufeto » lui écrit-il de Suisse en juillet 1907, on ne lit pas d'aigreur dans les quelques lettres des mois d'émeutes viticoles (au plus haut entre avril et juin 1907) adressées à Mistral, cf. J. Thomas, *Jules Ronjat, entre linguistique et Félibrige (1864-1925)*, « Correspondance avec des félibres : Frédéric Mistral », Valence d'Albigeois, Vent-Terral, 2017, 194-196.

Jules Ronjat et Montpellier : la *Revue des Langues Romanes* et Maurice Grammont

On ignore tout de la formation linguistique de Ronjat. A-t-il pu connaître Maurice Grammont, qui était dès 1890-1891, élève de Saussure à l'École Pratique des Hautes Études²⁵ ? Est-ce par ses seules lectures et sa force de travail qu'il se hisse à hauteur des travaux contemporains en dialectologie, phonétique et grammaire, comme dans la toute neuve linguistique, et ce dans un nombre très imposant de langues²⁶ ? De fait, Ronjat entre au comité de rédaction de la *RLR* en 1904 où il fait montre d'une lecture toujours experte et pointilleuse²⁷ des faits décrits dans les innombrables comptes rendus réalisés. En 1908, il entre à la Société de Linguistique de Paris qui est présidée par Antoine Meillet. Il y est élu membre perpétuel le 18 décembre 1909, parrainé par Maurice Grammont et Joseph Vendryes, qui sera l'un des deux directeurs de la thèse que soutient Ronjat en 1913 - avec Mario Roques, rédacteur en chef de *Romania*.

Une lecture des très nombreux travaux de collaborateur que mène Ronjat dans les trois grandes revues de linguistique de France que sont le *Bulletin de la Société Linguistique de Paris (BSL)*²⁸, la *RLR*²⁹ et *Romania*³⁰ - entre autres³¹ - permet de suivre son parcours dans le domaine de la linguistique. En revanche, aucune collaboration avec les *Annales du Midi* toulousaines dont Antoine

²⁵ Ce que Grammont rappelle dans son long compte-rendu des *Cours de linguistique générale* dans la *RLR*, 1916, n°59, p. 402-410.

²⁶ Sur les 245 comptes rendus (certains longs de plusieurs dizaines de pages), 48 traitent de travaux rédigés en allemand. Outre le latin et le grec, Ronjat connaît le catalan, le castillan, l'italien, l'anglais et l'allemand, des dialectes germaniques, « l'intégralité des dialectes occitans et franco-provençaux, des langues slaves (tchèque et russe), germaniques et scandinaves (danois, suédois, norvégien), ainsi que le grec moderne pour l'apprentissage duquel il élabore une technique de traduction interlinéaire ». Le galicien, l'asturien, le hollandais, le hongrois, l'osque, l'ougrien, le paléoslave, les langues finno-ougriennes et turco-tartares sont également objet d'études, cf. Chambon & Fryba-Reber, *op. cit.* 1996, p. 18-19 et 63.

²⁷ Ainsi, dans son compte-rendu des *Éléments de linguistique romane* d'É. Bourciez (Paris, Klincksieck, 1910), *RLR*, 53, 1910, p. 437-450, Ronjat remet en cause un élément phonologique, le –s- intervocalique sonore du toscan : « en un mois de séjour en Toscane je crois n'avoir jamais entendu d'S sonore d'un Toscan parlant toscan ».

²⁸ Créée en 1864, ses premiers secrétaires en sont Michel Bréal (1868-1915), Antoine Meillet (1916-1936), Joseph Vendryes (1937-1958).

²⁹ Créée en 1870, un an après la fondation de la Société pour l'étude Langues Romanes. Charles de Tourtoulon en est le vice-président et l'animateur majeur : « Il y avait longtemps à Montpellier quelques personnes qui s'occupaient de la littérature du Midi de la France [...] en suivant de leur mieux la méthode des Raynouard, des Fauriel, de ceux enfin qui, avant de juger une littérature, ont cru devoir étudier la langue qu'elle employait et la société dont elle était l'expression. Pour cette étude, où étaient les instruments ? où étaient les maîtres ? La littérature provençale renaissait triomphante à nos portes : à deux pas de nous, les lettres catalanes s'épanouissaient plus que jamais brillantes et vivaces : mais l'enseignement philologique, on était forcé de le demander à Paris et surtout à l'Allemagne. » *Compte-rendu des travaux de la Société pour l'étude des langues romanes [...], séance du 3 novembre 1869*, Bureau des publications de la Société, Paris, librairie Franck, 1870, p. 6. Les premiers mots du n°1 de la *RLR* (signés A[chille] M[ontel]) tressent un lien fort et évident entre les objectifs de la revue et ceux du Félibrige : « La première livraison de la Revue devait paraître avec une introduction de M. Saint-René Taillandier. Ayant soutenu les *félibres* [...] lorsqu'ils entreprirent si hardiment de renouer la tradition, il était naturel qu'il agît de même pour nous, dont la tentative n'est en quelque sorte qu'une conséquence de la leur. [...] L'illustre professeur appartient de cœur et d'âme à notre cause, car il est de ceux qui savent ce qu'il y a de justice et de grandeur dans nos désirs de décentralisation [...]. » Tourtoulon, *sindic de la mantenenço dóu Lengado* démissionne du Félibrige en 1892.

³⁰ Revue fondée par les maîtres parisiens de la romanistique française, Paul Meyer et Gaston Paris, de réputation européenne, élèves et désormais maîtres de l'École des Chartes et des savoirs universitaires français, *Romania* prend de la hauteur dès son prospectus de 1871 par rapport à la *RLR* et à ses « travailleurs de la province ». Dans une lettre datée du 6 mars 1870 envoyée en retour à une requête de Paul Meyer, Mistral approuve l'idée de Meyer de changer le titre de la revue « des langues romanes » en « Revue de la langue d'oc », « le titre actuel [étant] absurde », cf. Jean Boutière, *Correspondance de Frédéric Mistral avec Paul Meyer et Gaston Paris*, Paris, Didier, 1978, p. 84. Des trois mentions de Ronjat dans la *RLR*, l'une est une courte note philologique publiée *post-mortem* (1927, tome LIII) sur le toponyme occitan de Pisançon, redressant la source – Elberich von Bisenzûn - du « curé Lamprecht » pour son *Alexandre*. Les deux autres sont un article incisif, comme à son habitude, sur la thèse d'Eugène Vèy, *Le dialecte de Saint-Etienne au XVII^e siècle* (Champion, 1911) (1912, tome XLI) et une courte lettre d'auto-critique, sur demande de l'intéressé avec un mot du rédacteur de la *RLR*, Mario Roques. Il est probable que cet incident ait écarté Ronjat, de son gré ou de force, de toute autre collaboration.

³¹ Jean Thomas, *Jules Ronjat... op. cit.* p. 96 donne aussi d'autres mentions de collaboration à d'autres revues scientifiques : 1 compte-rendu (1910) pour la *Revue Celtique* ; 6 comptes rendus (1912) et la rubrique nécrologique de Frédéric Mistral (1914) dans le *Bulletin de dialectologie romane* ; 3 comptes rendus (dont 1 de 15 pages sur *Le vers français* de M. Grammont) dans la *Revue de philologie française et de littérature* (en 1914).

Thomas, membre du jury de thèse de Ronjat, est fondateur - et rédacteur en chef de 1889 à 1898, passant la main à Alfred Jeanroy qui le sera jusqu'en 1915³².

On pourrait lire trois paliers dans l'imposante collaboration de Ronjat à la *RLR*. Le premier date des quatre premières années de collaboration (1904-1907) : deux articles sont proposés, ayant trait de manière proche au Félibrige³³ ainsi que 17 comptes rendus, dont 13 touchent la littérature ou la langue occitane – le premier est une lecture descriptive et affectueuse d'un travail de Dévoluy sur le continuum provençal maritime, jusqu'au niçart.

Le second palier nous mène de 1908 à 1914. Deux nouveaux articles sont proposés, l'un sur la « Restitution de quelques noms de lieux dans l'Oisans » - contribution linguistique et politique au *Wörter und Sachen schuchardtien*³⁴ – ; l'autre, « Sur l'enclise des pronoms personnels et leurs formes asyllabiques spécialement en Gascogne », traitant l'évolution de l'enclise sur l'ensemble occitan et roussillonnais depuis des textes du 14^e siècle à nos jours. On passe de 17 comptes rendus sur les quatre années de la première période à plus de 15 comptes rendus en moyenne et par an sur les 7 années de la deuxième période ! Certes, les comptes rendus de travaux félibréens – notamment *Vivo Prouvenço !* que son ami Devoluy abandonne en 1914 – sont présents, mais le travail de Ronjat désormais se concentre sur les ouvrages de dialectologie, de sémantique, de stylistique, de phonologie, de grammaire. Parmi les auteurs recensés, nous trouvons entre autres Mario Roques, Maurice Grammont, Emil Levy, Édouard Bourciez, Wilhelm Meyer-Lübke, Louis Gauchat, Walter von Wartburg, Charles Bally, Adolf Tobler, Léon Clédat.

Enfin, un troisième et dernier palier va du début de la guerre – et de l'exil suisse de Ronjat – aux dernières contributions, posthumes, de 1925. L'année 1915 marque un pas dans la production (seulement 4 comptes rendus) avant de reprendre à un rythme redevenu important de 11 comptes rendus par an en moyenne, mais montrant une dynamique de plus en forte à partir de l'installation définitive à Genève et l'attribution du poste de privat-docent à l'université auprès des saussuriens Albert Secheyne et Charles Bally³⁵. Les comptes rendus d'ouvrages ayant trait au Félibrige ne sont plus que minoritaires, l'attention aux travaux philologiques et à la linguistique représentent désormais l'immense majorité de l'attention de Ronjat, qui lit et analyse des ouvrages d'Appel, de Bally, Bertoni,

³² On trouve en effet une soixantaine de références à Ronjat dans les *Annales du Midi (AM)* à partir de 1907. Pourtant on lit une attention attentive et parfois amicale de la part de Jules Anglade : référence à « une communication de M. Ronjat » à l'intérieur d'un compte rendu d'ouvrage allemand, en 1907. Les mentions aux travaux de Ronjat édités par la *RLR* sont au début froids ou goguenards, sans doute du fait d'un différentiel félibréen entre les « blancs » provençaux – auxquels Ronjat est immédiatement attaché - et les « rouges » languedociens : l'article de 1906 sur le « provençal *chato* » est vite expédié : « J. RONJAT, prov. Chato ; a le sens de « jeune fille » ; c'est le mot français chatte, employé sans doute dans une intention caressante. Personne, au reste, n'en avait jamais douté. » *AM* 1907, p. 396. L'article le plus éloquent est le compte rendu de Jules Anglade (publié en 1918) de la thèse de 1913, dont la soutenance est évoquée en 1914 (« M. J. Ronjat, majoral du Félibrige, a soutenu en Sorbonne, le 17 décembre 1913, une thèse sur *la Syntaxe des parlers du Midi de la France*. (sic) ») et l'ouvrage reçu en 1916 (« M. Jules Ronjat nous a donné sa thèse principale de doctorat (*Essai de syntaxe des parlers provençaux*) (sic) et plusieurs années de *Vivo Prouvenço* et de *l'Armana Prouvençau*. ») On lit enfin quelques mentions à la *GIPPM* (pour l'attribution de prix, en 1935 et en 1938, servant à l'édition que portent à bout de bras Ilse Ronjat, Wartburg et Grammont). Il faut attendre Jean Séguy dans les années 50 pour réévaluer la force des travaux de Ronjat.

³³ L'un sur la langue du félibre « rouge » Fourés, « égaré en politique » ; l'autre sur un mot – « chato » - qui ouvre à plusieurs reprises les œuvres de Mistral.

³⁴ Qui explique que Jean Séguy, maître de l'école toulousaine d'ethnolinguistique, fasse de Ronjat l'un de ses maîtres dès les années 1950.

³⁵ Dans les *AM* de 1917, J. Anglade signale : « M. Jules Ronjat, bien connu par ses publications félibréennes, sa collaboration à *Vivo Prouvenço* et par ses travaux scientifiques (*Comptes consulaires de Grenoble*, publiés dans la *RLR* et *Essai de syntaxe des parlers provençaux* - sic) vient de se faire inscrire comme *Privat docent* à l'Université de Genève, où il avait fait pendant les deux derniers semestres un cours de provençal. Nous souhaitons un bon succès à son enseignement. » Par lettre du 26 février 1916, J. Ronjat est autorisé à proposer des enseignements à l'université de Genève. La publication des *RLR* est rendue chaotique par la guerre : jusqu'en 1915 (n°58), la production s'est stabilisée à un n° par an, puis le n°59 couvre les années 1916-1917 ; le n°60 les années 1918-1919-1920 ; le n°61 les années 1921-1922 ; le n°62 les années 1923-1924 ; le n°63 les années 1925-1926 avant de se restabiliser à partir de la deuxième moitié de 1926 (n°64) avec un n° par an. Mais nous lisons en moyenne annuelle, une progression importante des travaux de lecture et de compte rendu de Ronjat : 4 pour 1915 ; 6,5 pour 1916 et 1917 ; 9 pour 1918, 1919 et 1920 ; 8 pour 1921 et 1922 ; et enfin 20,5 comptes rendus pour les deux dernières années de sa vie, 1923 et 1924. On peut imaginer que ce surcroît invraisemblable de travail a pu être l'origine de sa mort.

Brunot, Dauzat, Gauchat, Gilliéron, Grammont, Langfors, Menendez-Pidal, Meyer-Lübke, Millardet, Nyrop, Rohlfs, Secheyne, Schuchardt, Terracher, Wartburg... entre des dizaines d'autres.

Cette activité montre tout à la fois l'attention forte que la *RLR* prête aux travaux linguistiques contemporains et de toute langue, et dont elle est informée par les auteurs de toute l'Europe et au-delà, et la fonction première que joue en son sein Jules Ronjat. Si Ronjat est lié à Montpellier, c'est donc tout à la fois par le fait de la *RLR* et du patronage que lui donna Tourtoulon - son affiliation à la « cause » (mot que Tourtoulon emploie dans le n°1 de la *RLR*) qui relie l'ambition scientifique des recherches sur la langue que doit produire la revue, l'ambition littéraire mistralienne qui en fut le détonateur, et sans doute un projet politique qui en est l'horizon – et la personne de Maurice Grammont. Nous avons dit que c'est lui qui parraine Ronjat pour son entrée à la Société de Linguistique de Paris en 1909 ; c'est sous son autorité également que Ronjat introduit sa seconde thèse, *Le Développement du langage observé chez un enfant bilingue* puisque l'universitaire lui donne la clef du bilinguisme désiré pour Louis Ronjat, né en 1908 : « Peu après sa naissance, M. Grammont m'écrivait : « Il n'y a rien à lui apprendre ou à lui enseigner. Il suffit que lorsqu'on a quelque chose à lui dire on le lui dise dans l'une des langues qu'on veut qu'il sache »³⁶. Dans l'ensemble des innombrables comptes rendus rédigés par Ronjat, c'est enfin le nom de Grammont que l'on trouvera le plus souvent, avec 8 comptes rendus³⁷. On lit en filigrane dans ces textes les rapports qu'entretiennent les deux hommes, rapports de confiance et d'échange mutuel, de connivence intellectuelle et scientifique : « Vivrons-nous assez vieux pour voir ces principes scientifiques [de M. Grammont] diriger les travaux des grammairiens et des filologues, ces applications pratiques pénétrer dans l'enseignement usuel ? »³⁸ Les rapports entre les deux hommes semblent constants : « M. Grammont veut bien me faire savoir qu'il prépare un traité de phonétique générale. On y trouvera sûrement, sur le sujet inépuisable de la syllabe et des diftongues, non une reproduction, mais une nouvelle mise au point de ce qu'on a pu lire dans *RLR* 1916-7, p. 404-9. »³⁹ Or, la référence donnée ici est le long, émouvant et élogieux hommage que rédige M. Grammont⁴⁰ à la publication du *Cours de linguistique générale* de Saussure à laquelle J.

³⁶ *Le Développement...* op. cit., édition de 2013, p. 37.

³⁷ 1 = *RLR* 1908 (n° 51, p. 381-3) : *Traité de versification française*, 1908. 2 = *RLR* 1913 (n°56, p. 116) : *Fonétique istorique et fonétique expérimentale*, 1912. 3 = *RLR* 1913 (n°56, p. 282) : *Petit traité de versification française*, 1911 – 4 = *RLR* 1918 (n°60, p. 186-9) : *Traité pratique de prononciation française*, 1914 (une curieuse erreur de maquettage met au début de ce compte-rendu, p. 186, celui, dont on ignore l'auteur, de l'ouvrage polémique de Jules Laborde, *Il y a toujours des Pyrénées*, 1918, condamnant l'Espagne pour sa politique pro-allemande). 5 = *RLR* 1921 (n°61, p. 398) : *Traité pratique de prononciation française*, 1920. 6 = *RLR* 1921 (n°61, p. 398-9) : *Petit traité de versification française*, 1921. 7 = *RLR* 1923 (n°62, p. 211-5) : *L'assimilation, notes de phonétique générale*, 1924. 8 = *RLR* 1925 (n°63, p. 144-5) : *Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie*, 1923.

³⁸ *RLR* 1913 (n°56, p. 116) : compte-rendu de *Fonétique istorique et fonétique expérimentale*, 1912.

³⁹ *RLR* 1918 (n°60, p. 186-9) : compte-rendu du *Traité pratique de prononciation française*, 1914. Ce travail sera édité en 1924 chez H. Champion, il s'agit de *L'assimilation, notes de phonétique générale*, 109 pages, tiré à part du *Bulletin de la Société Linguistique de Paris*, n°XXIV.

⁴⁰ Dans ce long article, M. Grammont fait l'éloge du maître de la linguistique : « Confinés dans leur obscur travail de cirons, [les esprits bornés] ignorent que le général seul est objet de science, ils ne voient que les petits faits isolés, plus ou moins tangibles, c'est vrai, mais aussi plus ou moins faux, et la théorie générale qui les réunit tous, qui les domine, qui les éclaire, qui les féconde, est pour eux lettre morte. » (*op. cit.* p. 404) De son côté, Ronjat n'oppose pas la théorie générale avec l'exacte description des menus faits : « nous avons besoin, d'une part, d'élargir notre horizon et, d'autre part, de voir avec plus d'exactitude et de précision ce qui se passe réellement dans notre domaine particulier. », cf. c.-r. de Charles Bally, *Le langage et la vie*, Payot, 1914, *RLR* 1914, n°57, p. 159. Une note de Ronjat sur la lecture de l'article [commune d'] *Oron* par F. de Saussure montre son agacement devant l'écart du maître entre vision théorique sur la diachronie, et faiblesse de détail sur la localisation spatiale : « [Les] Notes sur le patois vaudois ou fribourgeois de la Suisse romande [sont] une œuvre de débutant qui ne présente qu'un intérêt istoriq. en montrant que de bonne heure F. de S. dirigeait son attention de ce côté. Elle est fort incomplète & offre un défaut absolu d'absence de localisation. On ne sait jamais de quel patois il est question là-dedans & à chaque instant F. de S. est arrêté par le manque de renseignements sur les problèmes qui se posent. » Cf. Fonds F. de Saussure, Ms. Fr. 3956, cité par Fryba & Chambon 1995-1996, *op. cit.* p. 13 et P. Escudé, « Les langues c'est nos paroles : Tullio De Mauro et Saussure, de la linguistique à la politique linguistique », in M. Arabyan, J.-P. Bronckart et P. Escudé, *Les langues dans la vie. Hommage à T. De Mauro*, Limoges, Lambert-Lucas, 2019, p. 193-226.

Ronjat a contribué⁴¹. La référence à la nouvelle linguistique devient permanente chez Ronjat, qu'on s'en convainc avec ce qu'écrivit Ronjat dans un compte-rendu de lecture d'un ouvrage d'A. Sechehaye, l'un des deux compilateurs des *Cours* de Saussure :

« C'est aussi de l'enseignement de ce séminaire que sont sortis les livres de M. Bally sur la stylistique. Tous ces ouvrages rompent nettement avec la méthode purement filologique jusqu'ici trop exclusivement en onneur dans les Facultés des lettres. Ils constituent des initiations de haute valeur, à la base desquelles est constamment l'analyse psychologique des faits de la pensée et du langage. »⁴²

Un véritable cheminement intellectuel commun semble lier M. Grammont, l'école saussurienne et J. Ronjat. Dans le compte-rendu de 1921 du *Traité pratique de prononciation française, édition revue et corrigée*, Ronjat peut écrire que « c'est la première édition avec la réponse à une question que je posais dans mon compte-rendu (*RLR* LX, 188) pour les *e* de *bête* et *bette* [...] ». Enfin le compte-rendu de 1923 (sur *L'assimilation, op. cit.*) montre la conjonction active de pensée entre les deux linguistes :

« Je l'ai lue [l'étude sur l'assimilation] au moment où j'achevais – ou peu s'en faut – d'écrire une grammaire comparée des parlers provençaux modernes. Elle m'a fait revoir à peu près la moitié de mon livre, l'assimilation étant « le plus important et le plus fréquent de tous les phénomènes d'évolution fonétique ». J'ai eu la satisfaction de constater que sur plus d'un point mes propres réflexions m'avaient amené à des conclusions semblables à celles de M. G. »

Dans ce même compte-rendu, Ronjat fait référence à ces deux ouvrages déjà édités depuis 1913 (*ESP*⁴³ et *Le DLO*⁴⁴), et ce de manière très circonstanciée. Ce texte est important au plus haut point. Il rassemble l'ensemble des termes qui auront motivé les travaux linguistiques de Jules Ronjat : la place de la phonétique dans la grammaire, de la parole dans la langue ; les éléments de psychologie et de vie dans le fonctionnement de la langue ; l'empreinte politique et sociale sur l'évolution de la langue.

⁴¹ « Nous exprimons nos plus vifs remerciements à M. Jules Ronjat, l'éminent romaniste, qui a bien voulu revoir le manuscrit avant l'impression, et dont les avis nous ont été précieux. », *Préface de la première édition*, Genève, juillet 1915, *Cours de linguistique générale*, édition de T. De Mauro, Payot, 1972, p. 8.

⁴² *RLR* 1916-1917 (n°59, p. 121) : compte-rendu des *Règles de la grammaire et la vie du langage* d'A. Sechehaye, 1914. De la même manière, on voit l'influence de Grammont et de l'école saussurienne suisse sur Ronjat dans l'évolution des textes dont ce dernier fait le compte-rendu dans le *Bulletin de la Société Linguistique de Paris* : dans les n° 18 (1912) et 19 (1914-1915), il s'agit de deux ouvrages (un en allemand, l'autre en anglais) sur la philologie provençale. Dans les n°20 (1916) puis 24 (1923), il s'agit de deux ouvrages sur le langage et la pensée, celui d'I. Epstein, *La pensée et la polyglossie, Essai psychologique et didactique*, Lausanne, Payot, avec lequel Ronjat est en totale contradiction (Epstein développe une réflexion sur la nocivité linguistique, psychologique et politique du bi-plurlinguisme) et celui d'Alice Descoedres, *Le développement de l'enfant de deux à sept ans, recherches de psychologie expérimentale*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, proche de l'éducation nouvelle de Claparède, et qui ne cite pas les travaux de Ronjat sur le bilinguisme hâtif.

⁴³ « On m'a reproché (v. *RLR* LXI, 397) [c.-r. de Ronjat de l'ouvrage d'Arthur Ranz, *Zur galloromanischen Syntax*, Jena und Leipzig, W. Gronau, 1920, 128 p.] de mêler des considérations de « bien dire » à des préoccupations purement grammaticales, linguistiques ou fonétiques. [...] Les p. 106-122, *Zur neuprovenzalischen syntax*, contiennent une répartition géographique de traits dialectaux (à revoir dans les détails) qui est un utile complément à mon *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, çà et là des observations critiques dont je ferai mon profit, l'assertion que la décadence des parlers minés par le français se manifeste d'abord dans la syntaxe (p. 106 ; je croyais que c'était dans le vocabulaire) et un reproche dont je trouve l'écho dans un article de M. Spitzer [...] – ce qui m'est désagréable, mais en m'empêchera pas de continuer à estimer les travaux de ce savant au moins autant qu'il estimait jadis les miens (v. *Rev. de dial. rom.* 1914, p. 395-8). Donc, j'aurais le tort d'apprécier, de juger les auteurs et les exemples, et de confondre ce qui est de la langue littéraire et ce qui est du parler populaire (p. 108). Je croyais avoir donné à comprendre (v. notamment les p. 18 et 21 de mon livre [i.e. *l'Essai de syntaxe...*]) que beaucoup de « félibres » dont l'éducation s'est faite exclusivement en français ne savent pas le provençal ou le savent mal, et je crois avoir constamment mesuré, au point de vue en question ici, la valeur d'un auteur à la conformité de sa syntaxe avec le *prouvençau de poble* (v. p. 156). » Cf. notre note 56.

⁴⁴ « De même, je pense, *t* ou *c + r* uvulaire (inverse de l'ordre expiratoire, organes différents en action pour *t* ou *c* et pour *r*) est plus commode que *t* ou *c + r* alvéol., et cela a pu favoriser la substitution de *r* uvul. à *r* alvéol., récemment observée à l'état embryonnaire par M. Puscariu (v. *RLR* LXI, 403) [c.-r. ; de Ronjat], substitution dont l'origine est p.-êt. dans l'apprentissage du langage par les enfants, qui se plaisent aux phonèmes sonores articulés vers l'arrière (cf. mon *Développ. du lang. obs. chez un enfant bilingue*, p. 39) ».

En cela, l'ultime et dense compte-rendu rédigé par J. Ronjat⁴⁵, édité de manière posthume par la *RLR* (1925-1926, n°63, p. 152-158), peut se lire comme une sorte de testament scientifique : légitimité de la « géographie linguistique » pour expliquer la « vie du langage » dans la mesure où « suivant l'expression de Herbert Spencer [il y a] une *intégration* qui l'incorpore à une méthode plus générale, plus compréhensive » ; « phénomènes [...] fonétiques » intégrés dans la description synchronique et diachronique de la langue, dans la mesure où « une fois de plus combien tout se tient dans un système linguistique, - nouvelle raison pour toujours associer tous nos moyens d'investigation en un contrôle réciproque » ; importance accordée aux « faits sociaux » et à l'instar des « thèses de M. Terracher », à « l'histoire économique, [...] tableaux statistique », aux « *intermariages* »⁴⁶ ; foi dans le développement scientifique de la romanistique⁴⁷.

Ronjat décède en janvier 1925 alors qu'il travaille sur la Grammaire historique des parlers provençaux modernes « avec une ardeur fiévreuse », ce « manuscrit de 3621 pages soigneusement établi et bien en ordre » selon les mots que donnent sa veuve Ilse Jules Ronjat et son fils Louis en présentation de l'édition du premier tome de cette somme imposante, édité à Montpellier par la Société des langues romanes en 1930. Ce premier tome, dont la première partie est intitulée « Fonétique : I. voyelles et diftongues » est revu et édité par « MM. Maurice Grammont et Walther von Wartburg, les deux éminents linguistes qui ont pris la responsabilité de cette publication et qui accomplissent le travail considérable et minutieux de la correction des épreuves. »⁴⁸

Histoire de la langue et de la littérature néo-provençale

Jules Anglade fait recension dans les *AM* (1911, p. 233) de la parution dans la *Revue de Provence et de Langue d'Oc*, nouvelle série, 1909, p. 177-184 d'une « *Histoire de la langue et de la littérature néo-provençales*, ouvrage fait avec la collaboration de M. le professeur Bertuch » dont il donne ainsi le titre résumé par l'article de J. Ronjat lui-même : « La langue provençale, ses limites géographiques, ses dialectes ». Cet ouvrage ne verra jamais le jour, et les dites notes de travail de la partie « littérature » reposent désormais dans d'épaisses chemises de la Bibliothèque universitaire de Genève⁴⁹ : il s'agit ici du premier projet d'histoire littéraire de langue occitane avant ceux, toujours montpelliérains et qui vont s'étagier de génération en génération, de Charles Camproux (années 50), de Robert Lafont et Christian Anatole (années 70), et enfin de R. Lafont, Philippe Gardy, Philippe Martel et Claire Torreilles (fin des années 90)⁵⁰. Les notes de Ronjat montrent l'étendue formidable de son savoir sur l'ensemble diachronique et géographique de l'occitan, des premiers troubadours au début du 20^e siècle. En cela, Ronjat reprend les travaux de Mistral lui-même qui se repose dans son œuvre lexicographique – le

⁴⁵ Georges Millardet, *Linguistique et dialectologie romanes, problèmes et méthodes*, in-8°, 523 p avec 41 figures dans le texte, Montpellier, Société des langues romanes, Paris, Champion, 1923 (t. XXVIII des Publications spéciales de la Société des langues romanes).

⁴⁶ Dans ce compte-rendu très élogieux des *Aires morphologiques dans les parlers populaires du nord-ouest de l'Angoumois*, Paris, Champion, 1914, XVI-248 p. d'Adolphe Terracher paru dans la *RLR* n°60, p. 194-197, Ronjat loue la « connaissance approfondie des conditions géographiques, historiques, économiques et, plus généralement, sociales que présente la région étudiée par lui. » (p. 195).

⁴⁷ « Une science entre vraiment dans la voie positive quand elle commence à mesurer son objet. L'institution de la phonétique expérimentale a été un progrès décisif. D'autres le suivront : je suis persuadé que nos arrière-neveux pourront mettre en équations différentielles beaucoup de problèmes dont nous ne pouvons qu'entrevoir la solution par tâtonnement, - tout comme nos confrères de la mathématique sont obligés de procéder quand ils s'attaquent à certains mystères de la théorie des nombres. En attendant, la construction de schèmes approximatifs, figures ou symboles, du type géométrique ou du type algébrique, est d'un grand secours pour la netteté des vues, en même temps qu'elle réalise une précieuse économie de pensée. » (c.-r. 1925, p. 154).

⁴⁸ Jules Ronjat, *Grammaire Historique des Parlers Provençaux Modernes*, Montpellier, Société des Langues Romanes, 1930, p. V-VI.

⁴⁹ Ces manuscrits ont été légués par la veuve de J. Ronjat en 1935 et sont classés Ms suppl. 1707/1-3.

⁵⁰ Aucune des trois réalisations ne faisant mention au projet initial de Ronjat, qui reste à cette heure totalement inédit. Charles Camproux, *Histoire de la littérature occitane*, Paris, Payot, 1953, rééd. 1971 ; Robert Lafont et Christian Anatole, *Nouvelle histoire de la littérature occitane*, Paris, PUF, 2 vol., 1970 ; Robert Lafont, Philippe Gardy, Philippe Martel et Claire Torreilles, *Histoire et anthologie de la littérature occitane*, Montpellier, Nouvelles presses du languedoc, 4 tomes prévus, les deux premiers seulement seront publiés (tome 2, époque baroque, Ph. Gardy, 1997 / tome 1, époque classique, R. Lafont, 1996).

Tresor dóu Felibrige, 1879-1886⁵¹ - sur un nombre imposant de sources littéraires de langue occitane⁵². Un contrat en date du 15 octobre 1902 avec l'éditeur Niemeyer projette l'édition de cet ouvrage qui proposerait a) un résumé de la *Grammaire historique de la langue des félibres* éditée en 1894 par Koschwitz ; b) une anthologie de textes ; c) une biographie d'auteurs.



Le projet est à quelques reprises évoqué dans des lettres : ainsi au félibre Arsène Vermenouze⁵³, nommé en 1900 premier « majourau » d'Auvergne, le 19 février 1903 lorsqu'il s'excuse auprès de son destinataire d'une réponse tardive : « La fauto n'es au gros libras en quau travail amé noste soci tudesc aqueste Bertuch, e que sara un mounumen a la glòri de nosto lengo e de nosto literaturo. » Ronjat s'en ouvre également à Mistral lui-même le 23 mars 1903 : « l'ami Bertuch e iéu sian encala sus 2 mot per lou *Gloussàri* que seguira noste libre » ; 15 juin 1903 : « Pènsè de resta eici [Aix] encaro la semana, pièi ana vèire Bertuch, que vèn de m'escrèure, e reprendre, segound li resulto de noste counsèu de guerro, moun libras » ; 1^{er} septembre 1904 : « Ai eici [Vienne] proun causo à faire emé moun libras ». Ce « gros livre » grossit au fur et à mesure des correspondances : la partie « grammaticale » qui devait être une reprise de l'ouvrage de Koschwitz devient autonome, requiert des repérages de plus en plus nombreux et précis⁵⁴ et s'émancipe de la partie biographique et littéraire. En 1909, dans le numéro de la *Revue de Provence et de Langue d'Oc* déjà cité, Ronjat fait un point sur son travail, et avoue s'être concentré sur la langue⁵⁵. On a compris que ce travail va devenir la première thèse de Ronjat, son *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes* soutenu en Sorbonne en 1913, ainsi qu'il l'avoue à la page 20 :

⁵¹ Le *Tresor dóu Felibrige* a été augmenté par un « supplément » que l'on doit aux annotations que J. Ronjat fit sur son propre exemplaire, et qui furent transmises par la veuve d'Eugène Wiblè, qui travailla avec Wartburg et Grammont à l'édition de la *GIPPM*. E. Wiblè et J. Ronjat se préparent à publier, selon les dires de J. Anglade, de « riches matériaux amassés par feu l'abbé Devaux » et qui ont été l'une des principales sources du *Franzoesisches Etymologisches Woerterbuch* (Bonn et Leipzig) que Wartburg donne par livraisons à partir des années 1922-1923, cf. J. Anglade, c.-r. de l'ouvrage de Wartburg, *AM*, 1925, p. 65. Là encore, la mort de Ronjat a interrompu ce projet éditorial, qui a cependant nourri le *Dictionnaire étymologique de la langue française* de Bloch et Wartburg. A. Dauzat, dans le compte-rendu qu'il fait de l'ouvrage posthume de Mgr A. Devaux, *Les patois du Dauphiné : t. I, Dictionnaire des patois des Terres Froides ; t. II, Atlas linguistique des Terres Froides. Œuvre posthume publiée par A. Duraffour et l'abbé P. Gardette*, Lyon, Bibliothèque de la faculté des lettres, 334 et 415 p., évoque en peu de lignes l'ampleur du travail de Ronjat : « A sa mort, en 1910, [A. Devaux] laissait inachevé un précieux manuscrit, que notre ancien collaborateur Jules Ronjat devait mettre au point et publier. Ce dernier mourut à son tour avant d'avoir pu réaliser ce projet. », cf. *RLR* 1936 (n°67), p. 489.

⁵² Cf. Marcelle D'Herde-Heiliger, *Frédéric Mistral et les écrivains occitans dans le Tresor dóu Felibrige*, SFAIEO, 1998. Nous relevons grâce à cet ouvrage 805 auteurs de langue occitane et 40 301 références citées par Mistral.

⁵³ Cf. Jean Thomas, « La correspondance de Jules Ronjat avec Prosper Estieu, Arsène Vermenouze et Valère Bernard », *RLR*, vol. 110, n° 2, 2006, p. 473-506.

⁵⁴ « En tournant à Vieno m'arrestarai au Roucas dóu Cire e a Sant Estève. La biciúcleto m'es pèr la part lengüístico e terradourenco de noste libras, uno ajudo subreprecioso. » *Lettre à Mistral, Aix, 15 de jun 1903*, cf. J. Thomas, *Jules Ronjat, op. cit.* p. 168.

⁵⁵ « Je travaille depuis plusieurs années, en collaboration avec mon excellent ami le professeur Bertuch, membre d'onneur du Félibrige et traducteur des principales œuvres de Mistral, à une *Istoire de la langue et de la littérature néo-provençales*. Je me suis actuellement occupé à rédiger le tome I, *La Langue* dont je me suis spécialement chargé. Ce n'est pas une entreprise facile : elle a exigé, comme nous le disons dans notre préface, le dépeillement « d'une masse énorme de prose et de vers, souvent fort ennuyeux, et d'études grammaticales souvent fort mal faites, beaucoup de ces textes ne se trouvant d'ailleurs qu'à l'état d'exemplaire unique dans quelque bibliothèque lointaine », et le contrôle des informations ainsi acquises par nombre d'enquêtes poursuivies directement sur les dialectes parlés. », *op. cit.* p. 177.

« Depuis une dizaine d'années j'accumule une masse de notes de toute nature sur nos parlers, fruit de mes lectures et de mes observations sur le terrain, dont un écrivain au travail plus aisé que moi tirerait toute une bibliothèque, et dont j'espère au moins extraire quelque jour deux livres utiles et convenablement ordonnés, une grammaire comparée et historique de nos parlers et un aperçu critique de leur activité dans la production littéraire. »

La « masse de notes » et de documents d'ordre littéraire ou scripturaire est imposante dans les travaux de recherche de Ronjat et s'avère être une base essentielle pour ses travaux sur l'étude de la langue ; à ce sujet, Charles Camproux reprochera à Ronjat de n'avoir utilisé que cette source pour l'étude du dialecte gévaudanais, et pas le parler des gens⁵⁶. Enfin, Ronjat résume assez vite dans son article de 1909 l'exposé historique que l'ouvrage compte réaliser, comblant une importante « lacune » de connaissance sur la langue occitane dans le temps⁵⁷ ; mais il accède assez vite à ce qui va devenir la seconde partie de son grand travail : l'étude de la langue occitane dans l'espace.

Géographie linguistique : aires morphologiques, ondes et intercompréhension

« Je viens d'esquisser les limites de notre langue dans le temps. Quelles sont maintenant ses limites dans l'espace ?

« Un berger provençal conduit en été ses troupeaux des landes de Crau dans les pâturages de Chartreuse. Il s'entend sans difficulté, lui parlant son langage naturel et eux le leur, avec les paysans des vallées de la Durance et du Buech. Il passe la Croix-Aute et descend vers la vallée de l'Isère : les gens comprennent son parler et il comprend le leur jusqu'au Monestier de Clermont, mais à partir de Vif, le bourg suivant sur la route de Grenoble, cette *intercompréhension* cesse tout à coup. Tel est le phénomène que peut constater quiconque veut s'en donner la peine et sait le provençal, - phénomène qui rend quelque peu inutiles certaines discussions pour ou contre la *personnalité* du provençal comme langue à part. »

Ainsi débute mon *Introduction* au tome 1^{er}, et j'examine ensuite en détail les traits qui donnent aux dialectes provençaux leur place à part dans l'ensemble des langues romanes. »⁵⁸

⁵⁶ Cf. Ch. Camproux, *Étude syntaxique des Parlers gévaudanais*, Montpellier-PUM, Paris-PUF, 1958, 521p. Jean Séguy qui fait pour les *AM* le compte-rendu de cette thèse complémentaire ne peut s'empêcher de la comparer à l'*ESP* et à la *GIPPM* : « Ce qui est commun, et même ce qui avait été approfondi par Ronjat, est laissé de côté. Dès lors, parvenu à la p. 509, M. C. n'a aucune peine à affirmer l'originalité syntaxique du gévaudanais et de l'occitan en général par rapport au français. », *AM*, 1960, p. 361. Ronjat se défend dès les pages 18 à 21 de son *ESP* de ce reproche : « Ici [sur le sujet de la syntaxe] les matériaux n'étaient pas rassemblés : la littérature de nos parlers n'a pas encore été assez étudiée pour que tout le monde puisse aisément discerner les bons auteurs qui possèdent vraiment le génie de leur langue [...] ; les curieux de grammaire provençale sont trop souvent réduits à chercher les renseignements qui leur sont nécessaires dans les ouvrages de quelques grammairiens improvisés qui copient sans réfléchir les manuels en usage dans les écoles françaises. [...] Je crois avoir lu et assez consciencieusement dépouillé d'un côté la plus grande partie des monuments écrits de nos parlers depuis le milieu du XIV^e siècle jusqu'à nos jours, et d'un autre côté les anciennes grammaires provençales (*Donatz proensals*, *Rasos de trobar*, *Leys d'amors*) et à peu près tous les travaux modernes, livres, thèses ou articles de revue, où nos parlers ont été étudiés. [...] Mes correspondants ont été principalement mon maître Frédéric Mistral, pour le provençal proprement dit, et mes confrères en Félibrige M. Camelat et Aug. Lacaze, pour le béarnais et les parlers pyrénéens avoisinants, J. Daniel, pour le périgourdin, Pierre Devoluy, pour les parlers du Diois, René Fournier, pour le parler de Béziers, R. Michalias, pour le parler d'Ambert, et B. Sarrieu, pour le parler de Luchon. » Mais toujours le *prouvençau de pople* (cf. notre note 43) est privilégié.

⁵⁷ « [...] beaucoup de gens s'imaginent que cette littérature a subitement péri vers la fin du XIII^e siècle pour renaître tout à coup au milieu du XIX^e, alors qu'en réalité la culture écrite de notre langue est un phénomène continu depuis les origines, et qu'entre les troubadours et les félibres, la production littéraire s'est plus d'une fois élevée, notamment à la fin du XVI^e siècle, jusqu'à la véritable poésie (Pierre de Garros, Bellaud de la Bellaudière). » Ronjat va transcrire en provençal le psaume XIX du Gascon Pey de Garròs, dans *Vivo Prouvenço* (février 1912) « avec commentaire philologique » ; l'abondance de ses notes sur Père Godolin (1580-1649) montre l'attention précise, tant linguistique qu'esthétique, que Ronjat a eu sur cet auteur toulousain, cité par ailleurs 4^e sur 805 auteurs par Mistral dans son *Tresor*.

⁵⁸ Cf. *Revue de Provence et de Langue d'Oc*, op. cit. p. 178. Ce passage essentiel dans l'épistémologie de l'intercompréhension ouvre le tome premier de la *GIPPM*, 1930, § 1, p. 1, avec quelques menues différences et quelques précisions supplémentaires : « les gens comprennent son parler et il comprend le leur jusqu'à quelques kil. Au N. du Monestier-de-Clermont ; quelques kil. Avant Vif, le bourg qui suit sur la route de Grenoble (à environ 16 kil. du Monestier et autant de Grenoble) cette *intercompréhension* a cessé. »

La géographie linguistique de Ronjat répond à plusieurs enjeux. Le premier est de reprendre le débat qui a opposé *Romania* et la *RLR* et dont le point d'orgue a été le discours de Gaston Paris en 1888⁵⁹ – « Il n'y a pas deux France » -, en opposition à la délimitation géographique proposée par l'enquête de Tourtoulon et Bringuier (1873-1875), ces « vaillants et consciencieux explorateurs [qui ont voulu] tracer de l'Océan aux Alpes une ligne de démarcation entre les deux prétendues langues »⁶⁰ entre zone dialectale d'oc et d'oïl. On doit à Ronjat l'appellation de « croissant »⁶¹ qui est la zone étudiée par Tourtoulon au nord du domaine septentrional d'oc, et on sait la réponse que Tourtoulon dans sa conférence faite au Congrès de philologie romane de Montpellier le 26 mai 1890 et sa publication la même année à Paris, chez Maisonneuve, sous le titre *Des dialectes, de leur classification et de leur délimitation géographique*, apporte aux Parisiens : il y a bien deux langues. Le second enjeu est de préciser la *personnalité* de l'occitan comme langue à part dans le système des langues romanes par une série de traits distinctifs, phonologiques, lexicaux, morphologiques, mais en premier lieu – toujours pour répondre à Gaston Paris – syntaxiques⁶². Ici, la notion pragmatique « d'intercompréhension » dont Ronjat est l'inventeur, est particulièrement validante.

Premier enjeu : Ronjat se repose sur les faits linguistiques pour renverser une assertion politique que la curieuse « loi de Meyer » qui introduit en 1888 le discours de G. Paris impose désormais à la science positive française :

« « Le provençal est un *patois* du français, a dit Böhmer, l'espagnol et l'italien sont également des *patois français*. Mais si l'on considère l'italien, l'espagnol et le français comme trois langues distinctes, le provençal en est une quatrième ». La méconnaissance de ce fait s'explique principalement par des préoccupations étrangères à la science du langage : *Il n'i a pas deux Frances...* (sic pour le pluriel) Ceci n'a rien à voir avec la question. C'est de la politique, ou, si l'on veut, de l'histoire, ce n'est pas de la linguistique. La France ne constitue pas une unité linguistique. [...] aucune conception istorique et aucune théorie linguistique élaborée dans le silence du cabinet, sur des documents écrits, ne peut prévaloir contre les faits. [...] Je ne prétends tirer de là aucune déduction politique. La répartition naturelle des langues est une chose, la fixation des frontières des États en est une autre. Il n'i a nulle part coïncidence. [...] L'exemple de la Suisse montre que ces situations compliquées ne préjudicient nullement à l'union nationale. Il suffit de savoir s'i prendre. Le but de mon livre [n'est] pas de suggérer des réformes libérales à nos gouvernants, mais d'étudier une situation linguistique [...] »⁶³

Le politique reste sous-jacent chez ce continuateur de Tourtoulon, qui cite à nouveau Böhmer dès le § 1 de la *GIPPM* avec la même citation que dans l'article de 1909, mais une précision de plus, en note,

⁵⁹ *Bulletin des Sociétés des parlers de France*, 1888, p. 1-19 ; *Revue des patois gallo-romans*, 1888, p. 161-175. Pour une glose de ce texte essentiel dans l'épistémologie linguistique et politique nationale, cf. Jean-Claude Dinguirard, *L'Épopée perdue de l'occitan*, Limoges, Lambert-Lucas, 2020.

⁶⁰ Cette citation du discours de G. Paris est reprise dès le §2 de la *GIPPM* (p. 3) ; G. Paris reprenait sans aucun doute l'un des vers les plus fameux de Mistral, dans son « Odo i Troubaire Catalan » de 1861, éditée dans ses *Isclo d'or*, Avignon, Roumanille, 1876 : « Dis Aup i Pirenèu e la man dins la man, / Troubaire, aubouren dounc lou viei parla rouman. / Acò's lou signe de famiho, [...] Car de mourre-bourdoun qu'un pople toumbe esclau / Se ten sa lengo ten la clau / Que di cadeno lou deliéuro » (« Des Alpes aux Pyrénées et la main dans la main, / poètes, relevons donc le vieux parler roman ! / C'est là le signe de famille [...] / Car face contre terre qu'un peuple tombe esclave, / s'il tient sa langue il tient la clef / qui le délivre des chaînes. » Traduction de Mistral). Il y a dès 1861 chez Mistral l'évidence d'une « intercompréhension » entre catalan et occitan.

⁶¹ Cf. *ESP* § 2, p. 6 : « Des environs d'Angoulême aux bords de l'Allier à l'E. de Gannat elle a la forme générale d'un arc de cercle dont la corde serait sensiblement dirigée de l'O. à l'E., et elle sépare notre domaine linguistique d'un territoire, présentant la forme générale d'un croissant (largeur *maxima*, de 40 à 50 kilomètres ; longueur de la corde d'arc, environ 240), dans lequel on rencontre des parlers intermédiaires entre le provençal et le français ».

⁶² Cf. *ESP* § 8, 15-16 : « Y a-t-il une syntaxe provençale ? Gaston Paris a écrit que dans les discours de Mistral, d'Aubanel et de Gras « le mouvement de la phrase est trop calqué sur le français. C'est l'inconvénient de l'absence d'une syntaxe propre, inconvénient beaucoup moins sensible dans la poésie » (*Penseurs et poètes*, p. 119, n. 1). M. Downer a développé ainsi cette idée : « Sauf l'omission du pronom sujet et l'usage d'une ou de deux constructions qui ne sont pas admises dans le langage littéraire, la syntaxe du provençal est identique à celle du français. [...] Une traduction de prose provençale en français n'est pratiquement qu'une pure et simple substitution de mots. (*Frédéric Mistral, poet and leader in Provence*, New York, The Columbia University Press, 1901, p. 51) ».

⁶³ Cf. *Revue de Provence et de Langue d'Oc*, op. cit. p. 178-9.

toujours extraite du même ouvrage ⁶⁴ : « Nous n'admettons pas qu'on parle en France une autre langue que le français (paroles d'un délégué français au Congrès statistique de Londres, 1860). » De fait, les premières pages de l'*ESP* (§ 2 à 4, p. 2-10) et de la *GIPPM* (§ 6 à 15, p. 11-25) retracent, à la suite des travaux de Tourtoulon, la délimitation des « parlers » de la langue occitane, et concluent par la définition d'un espace linguistiquement cohérent comprenant « environ un tiers de la France en superficie » et d'une population que l'on peut évaluer « à dix millions d'âmes environ, soit un peu plus du quart de la population totale de la France ». ⁶⁵

En l'absence de conscience politique et culturelle commune de cette population, le concept pragmatique d'intercompréhension langagière est développé par Ronjat. Ce concept pragmatique poursuit les observations proposées par Tourtoulon avec les trois exemples de la « femme P. » (*op. cit.* p. 23-26), « d'Augustine R. » (p. 26-27) et de « la veuve A. » (p. 27-28) : trois femmes du peuple qui sans instruction publique ont la capacité cependant de comprendre des dialectes distants du leur propre, et de produire dans leur dialecte tout énoncé de communication quotidienne compréhensible par d'autres locuteurs de dialectes distincts, voire de pouvoir lire (pour la « femme P. ») des contes rédigés dans un autre dialecte, dans la mesure où l'ensemble de ces dialectes appartient à une seule et même langue. De même que Tourtoulon pour qui « une cuisinière vaut dix élèves de l'École des Chartes » (p. 26 ⁶⁶). Nous risquons ici une lecture : Ronjat, profondément déçu par l'incapacité des classes possédantes et cultivées – Occitans émigrés à Paris, Provençaux de Provence - de renouer avec la « personnalité » occitane, trouve dans l'étude de la langue – ce *prouvençau de pople* ⁶⁷ - et la conscientisation auprès de ceux qui la parlent ⁶⁸ de son unité, le dernier élément de réalisation de la « cause » félibréenne. Ronjat ne pouvait manquer de connaître le texte de Tourtoulon ; la première mention indirecte à l'intercompréhension se trouve cependant, dès 1897, exposée hors domaine occitan, en Norvège :

« La plupart des *bourgeois* norvégiens et plus de la moitié des écrivains écrivent danois et parlent norvégien ; de là le nom de *dansk-norsk* donné à la « langue littéraire » (*skrift-sprog*), de là ce phénomène curieux que le norvégien écrit est identique au danois, sauf quelques mots (comme quand on dit *vriille* à Paris et *percerette* à Lyon ⁶⁹), et que le norvégien parlé ressemble

⁶⁴ Eduard Böhmer, *Die provenzalische Poesie der Gegenwart*, Halle, 1870. La citation de 1930 est extraite de la page 2. L'*ESP* cite également (p. 22) le même ouvrage, comparant Mistral qui comme Dante avait « défriché et planté dans la forêt linguistique de sa patrie » (p. 22). Le tome I de la *RLR* (1870) fait mention de la réception de l'ouvrage d'E. Böhmer (p. 287), « professeur de langues romanes à l'Université de Halle » - avant d'enseigner à Strasbourg, devenue prussienne, de 1872 à 1879 – et « membre correspondant de la Société pour l'étude des langues romanes ». A même époque, la *Revue de France* dans son tome IV, cite l'ouvrage de Böhmer avec un autre angle : « On croit parfois entrevoir un complot ayant pour but le démembrement littéraire de notre pays, prélude d'un nouveau démembrement politique. Dans une brochure publiée au moment de la guerre, un professeur de Halle insiste particulièrement sur les dix millions de Provençaux qui ont une langue et une littérature à eux et qui sont séparés de la France par une ligne de démarcation « infiniment plus accentuée que la ligne du Mein » », E. Money, « La Critique allemande et la Littérature française contemporaine », p. 485. Ces dix millions sont également le compte réalisé par Ronjat, cf. note 68.

⁶⁵ *ESP*, § 4, p. 10 – *GIPPM*, § 16, p. 25-26.

⁶⁶ Ce que Ronjat écrit en 1909 - « aucune conception istorique et aucune *téorie* linguistique élaborée dans le silence du *cabinet*, sur des documents *écrits*, ne peut prévaloir contre les faits » - ne peut que faire écho avec la diatribe de Tourtoulon contre les maîtres de l'École des Chartes qui l'ont ridiculisé en 1888 : « Je sais avec quels sourires dédaigneux et quelles fines plaisanteries certains *théoriciens* vont accueillir cette classification des parlers par une femme du peuple. [...] C'est, je crois, que MM. P. Meyer et G. Paris dissèquent dans leur *cabinet* des échantillons *écrits* des parlers vulgaires, les décomposent, en séparent les éléments [...] », cf. *op. cit.* p. 26 et 28. *Nous soulignons*.

⁶⁷ Cf. nos notes 43 et 56.

⁶⁸ « On ne risque pas de commettre une erreur importante en évaluant à dix millions environ le nombre des gens qui parlent notre langue (pour neuf environ ce peut être la langue la plus usuelle) » Cf. *GIPPM*, tome I, § 16, p. 26.

⁶⁹ On retrouvera ces deux mots dans *DLO* (1913) dès le § 2 pour évoquer ce « parler franc », cette force d'intercourse qui évite tout dialectalisme et cherche une langue commune : « Mon français et celui de la plupart de nos parents et amis de langue française est ce français moyen (parisien dégagé de particularités qui étonnent l'auditeur en dehors d'une zone plus ou moins limitée autour de Paris) [...] qui se répand de plus en plus comme une *koinè* à l'usage des classes cultivées - ou se croyant telles - un peu partout, et peut-être spécialement dans nos pays, qui font historiquement partie du domaine linguistique franco-provençal. C'est comme une monnaie de change sans empreinte et qui a cours partout. Tandis que le parisien pur nous choque comme un langage affecté, pointu - j'entends ici noter une impression incontestable, et non critiquer une prononciation parfaitement légitime en soi -, notre français ne détonne ou n'étonne pour ainsi dire nulle part :

bien plus intimement au suédois. Les paysans et les *bourgeois* et écrivains partisans d'une langue nationale (*målstrævere*) parlent et écrivent le norvégien pur, *ny-norsk*, « néo-norais », ou *landsmål*, « parler du pays ». Les différences entre les deux idiomes ou entre les différents dialectes du *landsmål* ne sont pas assez considérables pour qu'une personne qui possède bien l'un d'eux ait beaucoup de peine à entendre les autres, et les explications phonétiques suivantes s'appliquent à tous avec une suffisante exactitude. »⁷⁰

Le texte de 1909 annonce la thèse de 1913. Deux « ordres de faits évidents » fonctionnent dans la langue.

Le premier est

l'« Unité profonde de la langue provençale dans le riche épanouissement des parlers populaires. [...] On a le sentiment très net d'une langue commune, prononcée un peu différemment ; le contexte fait saisir les sons, les formes et les vocables qui embarrasseraient s'ils étaient isolés. » (*op. cit.* p. 182)

« Les gens du commun peuple transposent généralement d'eux-mêmes dans leur dialecte propre les sons et les formes du dialecte voisin. »⁷¹ Cet « ensemble de traits communs » compose ce « phénomène général d'*intercompréhension* » (p. 183).

Le second trait évident est que « Chaque village et même à prendre les choses strictement chaque individu a un parler qui lui est propre. » (*op. cit.* p. 182). Outre l'emploi implicite des notions de langue et de parole, voire d'acte de parole, nous remarquons que dès 1909 Ronjat explicite ce que le *Cours de linguistique générale* exposera dans son chapitre IV, « Propagation des ondes linguistiques » en estimant que

« deux forces agissent sans cesse, simultanément et en sens contraire ; d'une part l'esprit particulariste, « l'esprit de clocher » ; de l'autre, la force d'« intercourse », qui crée les communications entre les hommes. » (§ 1, p. 281)⁷²

Ronjat participe de l'évolution de la théorie des ondes pour expliquer le fonctionnement des langues⁷³ ; mais ce n'est pas pour autant que ces ondes se perdent en un grand tout : c'est bien l'*individuation* – ce « sentiment des sujets parlants »⁷⁴ – autour d'une conscience commune de parler la même langue qui fait langue. L'intercompréhension donne, autant ou mieux que la connaissance commune d'une langue littéraire – qui reste pour Ronjat, inébranlablement, la langue du maître Mistral – la conscience d'une appartenance, d'une *personnalité*⁷⁵.

dans les pays français les plus divers on nous dit que nous parlons sans accent, et il n'y a guère que les spécialistes qui sachent nous situer au moyen de quelques particularités comme *o* ouvert ou moyen dans *pot, mot, gigot, etc...*, ou comme *percerette* au lieu de *vrille, coulant* au lieu de *rond de serviette, etc...* »

⁷⁰ Cf. « Promenade en Norvège », *Annuaire du Club Alpin Français*, 24^e année, 1897, CAF / Hachette, 1898, 417-418.

⁷¹ La thèse de 1913 va plus loin dans le parallélisme avec le texte de Tourtoulon, puisqu'à ce passage est citée la référence « (cf. Tourtoulon, *Dialectes*, p. 26) », *ESP* p. 13.

⁷² Nous avons pu proposer que le mot même d'*intercompréhension* (qui apparaît donc en 1909) reprenait la notion d'*intercourse* saussurien, cf. P. Escudé, « Origine et contexte d'apparition du terme d'intercompréhension dans sa première attestation (1913) chez le linguiste Jules Ronjat (1864-1925) », *Redinter, Revista da Rede Europeia sobre Intercompreensão*, n°1, 2010, 103-124. Par ailleurs, on peut remarquer que « intercourse » et « esprit de clocher » sont empreints de l'ambiance guerrière de l'avant-guerre. La « course au clocher » ou steeple-chase reprend la compétition entre Empires européens pour planter leur drapeau dans les villages ou territoires africains, depuis la Conférence de Berlin de 1885 jusqu'à la première guerre mondiale ; le terme d'*intercourse*, enfin, signifie qu'en marine un port peut accueillir un navire battant pavillon étranger, en cas de détresse de ce dernier. « La guerre, vous dis-je, la guerre » était par ailleurs une des phrases fétiches de Saussure à ses élèves lors de ses trois cours menant au *Cours de linguistique générale*, cf. *introduction* de Tullio De Mauro à l'édition contemporaine des *CLG*, Paris, Payot, 1972.

⁷³ A ce sujet, voir les travaux de Patrick Sériot sur Schuchardt et Troubetzkoy, notamment « Des éléments systémiques qui sautent les barrières des systèmes », *Cahiers de l'ILSL*, N° 9, 1997, p. 205-227.

⁷⁴ Cf. note 76.

⁷⁵ Cf. Saussure toujours, dans le chapitre de « Linguistique géographique », § 2, p. 267-8 : « Langue littéraire et idiome local » : « Livrée à elle-même, la langue ne connaît que des dialectes dont aucun n'empiète sur les autres, et par là elle est vouée à un fractionnement infini. » C'est là le « second ordre des choses » de Ronjat, la diffraction dialectale, poussée à l'extrême par l'acte de parole, en soi non répétable et de fait incommunicable, et « l'esprit de clocher » saussurien. « Mais comme la civilisation, en se développant, multiplie les communications, on choisit par une sorte de convention tacite, l'un des dialectes existants pour en faire le véhicule de tout ce qui intéresse la nation dans son ensemble. » La reconnaissance littéraire, et

Il y a certes existence d'une langue occitane *à part*, de même qu'il existe une langue française, espagnole, italienne, etc. et donc de fait « limite » linguistique ⁷⁶ ; mais

« il ne faut pas perdre de vue qu'en réalité stricte il n'i a pas de limites de langues ou de limites de dialectes, du moins quand il s'agit de langues aussi rapprochées l'une de l'autre que les langues romanes ou de dialectes aussi proches parents que les dialectes provençaux. On ne peut assigner de limite linéaire qu'à un trait linguistique isolé. » (*op. cit.* 1909, p. 183)

Dans une lettre adressée à Charles Bally, Ronjat passe du rêve félibréen d'une langue préservée, telle que ce « norvégien pur, *ny-norsk*, « néo-norais », ou *landsmål*, « parler du pays » » rencontré en 1897 à l'idée évidente du mélange des langues, de leur infinie variété et diversité : « (i-a-t-il sur la boule terrestre un peuple de race non mélangée qui a toujours parlé la même langue???) , nous sommes dans l'emprunt [...] » ⁷⁷ L'intercompréhension demeure sans doute et jusqu'au bout ⁷⁸ la clef de voûte d'un ensemble cohérent de pensée politique et linguistique qui relie les activités propres de Ronjat aux grands noms de la RLR à celles de la nouvelle linguistique genevoise.

Le grand œuvre : la *Grammaire Istorique des Parlers Provençaux Modernes*

Le « libras », le gros livre dont parle depuis 1902 Ronjat, sera donc posthume. Il s'agit de la *GIPPM* éditée en quatre livraisons, de 1930 à 1941, grâce à quelque subsides institutionnels et surtout à l'acharnement fidèle de la cellule familiale et d'un cercle restreint d'amis dont le premier reste Maurice Grammont. Le « grand œuvre » est dédié par Ronjat « AMICIS AUCTORIBUSQUE M. GRAMMONT – C. BALLY » : l'arc Montpellier-Genève est acté. L'épigraphe de l'ouvrage signe son enjeu : l'extrait d'une poésie de Wilhelm Jordan ⁷⁹ que Ronjat traduit en provençal fait le lien entre l'œuvre littéraire fondatrice et la langue anonyme du peuple, et des échanges sociaux ⁸⁰ - Mistral et intercompréhension.

évidemment le poids d'une « hégémonie politique », d'une « cour qui impose son parler à la nation », en sont les principales causes externes.

⁷⁶ En 1920, le compte-rendu élogieux de l'ouvrage d'A. Terracher, *Les aires morphologiques...* (cf. note 46) donne l'occasion à Ronjat d'enfoncer le clou : « Les parlers français étudiés par M. Terracher sont limitrofes des parlers limousins. Cette circonstance nous vaut un témoignage impartial et compétent sur une question de délimitation souvent discutée depuis le discours de Gaston Paris à la clôture du Congrès des sociétés savantes tenu à Paris en 1888 [...] et trop souvent obscurcie par des préoccupations politiques, ou tout au moins istoriques, et par des idées préconçues, par des postulats scientifiques en opposition avec les faits et avec le sentiment des sujets parlants. M. Terracher, patoisant pratiquant et linguiste libre de tout préjugé, a l'impression très nette d'un langage tout différent quand il circule en pays limousin et [...] il considère une « limite du français et du provençal » comme « très probable. » » *RLR* 1920, n°60, p. 195.

⁷⁷ La phrase se poursuit ainsi : « & le saut s'explique comme pour l'enfant, ou l'étranger de tout à l'eure, et, suivant des circonstances bien difficiles à analyser, ce sera ou le fonème indigène ou l'importé qui trionfera, ou un compromis entre les deux. Quand vous viendrez goûter nos confitures, je vous montrerai (faites moi-z-i penser) mes anciennes notes de cours sur le changt fonétique. Ça vous donnera peut-être des idées. », Lettre de Ronjat adressée à Charles Bally, octobre 1918, cf. Chambon & Frýba-Reber, *op. cit.* p. 51.

⁷⁸ Qu'on en juge par cet extrait du dernier compte-rendu édité par la RLR : « Les idées de Gaston Paris et de Paul Meyer sur l'unité gallo-romane, adoptées par M. Millardet (p. 470-4), correspondent, me semble-t-il, plutôt à des conceptions de l'ordre istorique – je ne voudrais pas dire politique – qu'à un examen purement linguistique des faits. [...] Mais ma vue peut être obscurcie par des conceptions opposées à celles que j'attribue à ces deux maîtres incontestés du romanisme. Toutefois [...] Toutes nos classifications, fondées sur des critères contradictoires et mal constatés, sont à réviser, ainsi que la notion même de *langue* ou de *dialecte*. S'il n'i a pas un français et un provençal, *a fortiori* il n'i a pas – linguistiquement – un espagnol et un portugais ; s'il n'i a pas frontière de langues quand on passe de l'une à l'autre par degrés conjoints se succédant sur une aire de quelque étendue, le danois est un dialecte allemand. » Cf. c.-r. de l'ouvrage de G. Millardet, *RLR*, 1925 (n° 63, p. 155).

⁷⁹ En mai 1848, Jordan (1818-1904) est élu à l'Assemblée nationale de Francfort. Son œuvre littéraire s'enracine dans l'historicisme du XIXe siècle. Les idées philosophiques et scientifiques dominent les poèmes, les pièces de théâtre et les romans. Parmi ses innombrables œuvres qui tentent de fonder une personnalité germanique unifiée, il utilise la saga nordique ancienne et l'épopée de Hildebrandt, une chanson de gestes du IXe siècle, comme sources principales – l'épigraphe de Ronjat est extrait de *Hildebrandts Heimkehr*, poème épique de 1874. Au début du XXe siècle, il est souvent considéré comme le précurseur de Nietzsche et le pionnier de Darwin en Allemagne. Aujourd'hui, son œuvre est tombée dans l'oubli, à deux exceptions près : *Demiurgos* – qui est en partie une représentation biographique de la vie de Max Stirner, celui dont Camus disait qu'il « fait place nette » - et sa traduction *Edda*, qui sont encore utilisés aujourd'hui en raison de la langue sensible et de la profondeur épique. (Note aimablement communiquée par Daniel Morgen)

⁸⁰ « Es reden die Völker des Erdenrundes / Eine große Zahl verschiedener Zungen. / Sie lauten sanfter in südlichen landen, / Sind schöner, geschickter, wo schaffende Sängler / Sie viele Geschlechter hindurch schon geschliffen / Und verwendet zur

La *GIPPM* fait un tour d'horizon complet, avec un sens du détail extraordinaire, du fonctionnement de la langue occitane.

Le tome I (1930, 423 pages) aborde le domaine de la « fonétique » et premièrement des « voyelles et diftongues » ; mais il pose avant toute chose une introduction qui cadre le système langagier dans son ensemble. a) le « provençal » dans le concert des « langues vivantes » (p. 1-9). Il ne s'agit pas du vieil occitan admiré et étudié par la *Romania* mais bien de la langue d'aujourd'hui. Ronjat étudie ensuite b) les « Limites géographiques de notre langue » (p. 10-30), reprenant pour beaucoup et avec certains détails plus amplifiés, toute une partie de *l'ESP*. Une courte partie c) « Les dialectes de notre langue » (p. 31-32) appelle un plus large développement (qui viendra dans le tome IV) : la dissolution dialectale (argument politique pour nier l'existence d'une langue et d'une communauté de personnes la parlant) est contrariée par la « précieuse analyse des faits d'intercompréhension (Tourtoulon, *Dial.* 23-9) » (p. 31) ; la plus grande partie de cette introduction, d) « le vocabulaire provençal », traite de l'ensemble des influences et des emprunts touchant la langue occitane, 11 sous-sections subdivisent cette partie, touchant à l'étymologie ou à la formation du lexique occitan à partir d'éléments latins, d'origine celtique, ligure, ibérique ou basque, grecque, germanique, française, francoprovençale, d'autres langues romanes, arabe, d'autres langues d'autres origines encore, et d'emprunts internes à la langue même, de dialecte à dialecte. Une avant-dernière partie e) traite du « provençal littéraire » - citant encore Böhmer pour qui Mistral, à l'instar de Dante, a formé la langue occitane par son travail de « défrichements et [de] plantations dans la forêt linguistique de sa patrie ». L'ultime partie de l'introduction traite enfin, f) des « Limites de notre langue dans le temps ». Les auteurs et ouvrages cités dans ce premier tome avoisinent les 750.

Le tome II (1932, 487 pages), achève la longue première partie de « fonétique », traitant des « consonnes et phénomènes généraux ». Il s'agit avant tout d'une grammaire phonétique descriptive, qui n'est prescriptive que lorsqu'elle aborde des aberrations qui ne sont pas explicables par l'évolution interne du dialecte décrit, ou du système général de la langue.

Le tome III (1937, 651 pages) propose à son tour deux parties : « morphologie et formation des mots » ; et « notes de syntaxe ». Ce tome s'ouvre encore par une petite note de Ilse Jules Ronjat, annonçant le décès de son fils unique, Louis (1908-1934), et l'état de santé faiblissant de Maurice Grammont qui amène Georges Millardet, professeur à l'université de Paris, à le remplacer auprès de W. von Wartburg, professeur à l'université de Leipzig, dans la correction de ce nouvel opus. La première partie dresse par classe grammaticale un aperçu synchronique et diachronique de l'évolution morphologique ; la partie syntaxique reprend, selon les notes de Ronjat lui-même, « comme une éd. corrigée de [...] *Essai de syntaxe des parlars provençaux modernes* (tèse de Paris, 1913). »

Enfin, le tome IV (1941, 190 pages) propose un « appendice » (pages 1-55) sur « les dialectes » ainsi qu'un index final reprenant l'ensemble des définitions employées (p. 59-71), la liste des auteurs, ouvrages et textes cités (tout à la fois errata et courtes notices bibliographiques, sans doute effectuées au moment du projet d'ouvrage sur la littérature et la langue provençale), la liste des principales localités citées (p. 89-116, en double colonne ; ces indications territorialisées proviennent soit de première main de Ronjat, soit d'indicateurs activés par lui, soit de l'ALF, soit enfin du FEW) et un index final des mots traités (en trois colonnes, p. 117-185 – soit près de 7000 occurrences lexicales). Notons que ce dernier tome s'ouvre sur une courte note de la main de Maurice Grammont, rappelant que malgré le barrage de la guerre ⁸¹, la fidélité à la publication « délicate, pénible et hérissée de difficultés de l'œuvre de J. Ronjat » a pu être menée à bien grâce à « MM. Grammont (Montpellier),

Kunst was erst zum Verkehr nur / Des Hauses, des Marktes; die Menschen gemodelt. » Nombreuses et diverses sont les langues des peuples. Celles du sud offrent un son plus mélodieux que les langues rocailleuses du nord car des générations de troubadours ont poli ces langues que le bon peuple gardait pour l'usage domestique et le commerce. (Traduction proposée par Daniel Morgen)

⁸¹ Cf : « Les circonstances actuelles rendant impossibles nos communications » avec « Madame Odier, veuve de J. Ronjat ». Ilse, Allemande, est-elle alors en Allemagne ou en Suisse ? Suite au décès de Jules Ronjat, elle se remarie avec Charles Odier (1886-1954), fondateur (1920) de la Société psychanalytique de Genève avec Édouard Claparède, Jean Piaget et Pierre Janet. Elle devient membre de la Société psychanalytique de Paris créée en 1926 par Charles Odier et Raymond de Saussure – fils de Ferdinand - en 1928 ; elle traduit en français *Malaise dans la civilisation* de Freud. Elle meurt en Allemagne en 1965.

Hallig (Lepizig), Millardet (Paris), von Wartburg (Bâle), Wibl  (Genève) » ainsi qu’aux imprimeurs, « MM. Protat frères » qui déjà avaient engagé l’édition de *l’Essai de syntaxe...*

Le développement du langage, le bilinguisme et la polyglossie

La seconde thèse, éditée chez Champion   Paris en 1913, s’intitule *Le Développement du langage observé chez un enfant bilingue*. Elle se place sous les auspices d’A. Meillet et de M. Grammont. Pour le premier car c’est de son interrogation que naît le travail de Ronjat : « Comment se comporterait un enfant mis en présence de deux langues distinctes qu’on lui parlerait également ? »⁸² Pour le second, car on lit la thèse de Ronjat comme une discussion suivie avec M. Grammont, cité à 25 reprises pour les deux ouvrages qu’il a alors édités sur le propos de l’évolution de la langue qu’il traite sur l’angle de la dissimilation dans son évolution historique, en 1895⁸³, et sur les quelques mois d’observation de ses deux propres enfants, Robert et Geneviève, en 1902, dans les *Mélanges Meillet*⁸⁴.

L’observation du développement du langage chez son propre fils, Louis, né en 1908 à qui Jules parlera français et lse, la maman, allemand, est donc au cœur du propos : il s’agit de la première thèse aussi aboutie sur le bilinguisme précoce. Mais au-delà, la thèse traite de l’évolution générale de traits linguistiques – phonétiques, lexicaux, grammaticaux, syntaxiques – dans l’évolution de la langue : en cela, on remarque que dans la bibliographie trilingue (anglais, allemand, français), les auteurs référents de Ronjat abondent : Gauchat, Rousselot, Vendryes, et enfin et surtout à deux reprises chacun, Bally, Grammont, Meillet. L’idée de l’analyse ontogénique récapitulant la phylog nese de l’évolution d’une langue en son entier, énoncée par Meillet et Grammont, se retrouve en plein dans le projet de Ronjat :
« Le cerveau d’un enfant qui apprend à parler est comme un microcosme linguistique où en quelques semaines, parfois en quelques jours, peuvent se déterminer des évolutions dont l’équivalent chez une communauté linguistique, chez un peuple, a parfois demandé des siècles pour s’accomplir. » (*op. cit.* § 19, p. 54)

On retrouvera chez Ronjat la confirmation de faits linguistiques que Grammont a analysés auprès de ses propres enfants, monolingues cependant⁸⁵. Phénomènes de dissimilation (qui est le premier important travail de Grammont, et occupe les pages 64-68 de son article de 1902), assimilation et métathèse sont observés de même pour le petit Louis bilingue⁸⁶. L’observation menée par Ronjat suit

⁸² « M. A. Meillet a posé cette question en montrant quelle importance auraient les réponses pour la linguistique générale (*Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, tome XVI, p. LXVI). C’est une de ces réponses – et, je crois, la première en date quelque peu détaillée, que je voudrais donner ici. », *DLO*, introduction, notre édition, p. 35. A. Meillet donne un compte-rendu élogieux de l’ouvrage de « notre confrère Jules Ronjat » dans la *BSLP*, 1914, p. 25-27 : « Cette conclusion est de grand prix pour la linguistique générale » ; M. Grammont fait de même dans la *RLR*, 1914, p. 494-495 : « L’auteur de cet ouvrage a eu deux mérites... ». A. Meillet citera à nouveau *DLO* lors de son compte-rendu des Travaux de la conférence internationale sur le bilinguisme et l’éducation à Luxembourg en 1929 : « Les observations du regretté Ronjat sur l’apprentissage du langage par son fils à qui l’ont parlé deux langues sont demeurées à peu près uniques. », *BSLP* 1930, tome XXX, p. 18-21 et notre édition, p. 139.

⁸³ M. Grammont, *La Dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes*, Dijon, imprimerie Daranti re, 1895. L’ouvrage est dédié à ses maîtres M. Bréal, à qui il succ dera au Collège de France, et à F. de Saussure.

⁸⁴ M. Grammont, « Observations sur le langage des enfants », *Mélanges linguistiques offerts à M. Antoine Meillet*, Paris, Klincksieck, 1902, p. 61-82. « On sait trop aujourd’hui quel rôle jouent les enfants dans l’évolution des langues, pour ne pas attacher une grande importance aux observations que l’on peut faire sur eux au moment où ils commencent à articuler. Toutes les modifications fonétiques, morfologiques ou syntaxiques qui caractérisent la vie des langues apparaissent dans le parler des enfants. Elles ne sont pas toutes réunies chez le même sujet, pas plus d’ailleurs qu’on ne les rencontre toutes dans l’histoire d’une même langue ; mais tel f nom ne se présente chez l’un et tel autre chez un autre. En réunissant les particularités de langage d’un très grand nombre d’enfants, on pourrait constituer une sorte de grammaire de toutes les transformations qui se sont produites et peuvent se produire dans toutes les langues humaines. », p. 61. C’est du reste ce que Vendryes écrit en 1902, dans les *Mélanges Meillet* : « « Le linguiste s’habitue ainsi à dégager les causes des phénomènes et à ramener toujours les faits particuliers aux lois générales, ce qui doit être l’objet de toute science et la préoccupation de tout savant » (conclusion des *Réflexions sur les lois phonétiques* [...] p. 130-131. », cité par Ronjat, *op. cit.* § 20, p. 56.

⁸⁵ Ainsi : « Louis [Ronjat] a commencé à établir ses correspondances phonétiques à peu près au même âge que Robert [Grammont] » (§ 41, p. 81)

⁸⁶ « [M. Grammont] a relevé la constance parfaite, chez un enfant donné à une époque donnée, des lois qui régissent la dissimilation et l’assimilation comme de celles qui régissent la substitution des phonèmes répétés aux phonèmes donnés.

les recommandations et analyses de Grammont, et parfois au fil de son déroulement ⁸⁷. Mais Ronjat va plus loin encore que Grammont : d'une part dans la finesse de l'analyse et des observations, dans la richesse des phénomènes observés et analysés, mais également et enfin sur des faits dépassant la simple phonologie : la « pleine conscience du bilinguisme » de son fils Louis (§ 49) ; le développement de « l'idée abstraite de langue » (§ 51) ; « l'importance familiale et sociale » (§ 60), aspects affectifs et sociolinguistiques fondamentaux pour le développement du langage notamment en cas de bilinguisme. Dans un temps où le bilinguisme est jugé coupable de provoquer « un cas compliqué d'associations concurrentes », où il est en outre considéré comme une « plaie sociale » ⁸⁸, l'étude de Ronjat – malvenue en son temps politique où France et Empire prussien sont à l'aurore du conflit que nous savons et qui sera cause définitive de l'exil de Ronjat – plaide pour une « didactisation » et une gestion politique du bilinguisme chez l'enfant et dans une société unie.

Conclusion et suite

S'il semble impossible, par l'étude des travaux de Ronjat, de dessiner les contours d'une « école de Montpellier », il n'en demeure pas moins que Montpellier est le lieu d'aimantation des principaux travaux politiques, littéraires, et enfin scientifiques de Ronjat. La présence première de Tourtoulon et de son essai de délimitation des deux grandes langues romanes du domaine politique national, la création de la *RLR*, l'engagement sans défaut mené de longues années dans le Félibrige et pour le maître Mistral, enfin l'accueil de Maurice Grammont dans les cercles scientifiques de la plus neuve et la plus haute linguistique nationale et de langue française (Bally, Meillet, Saussure) font de Ronjat une figure tutélaire de la linguistique. Mais son image est toujours tremblée : il paye la dette de Tourtoulon envers *Romania* et ses deux maîtres que furent P. Meyer et G. Paris. Il paye également et doublement son engagement dans le Félibrige : le mouvement sera discrédité au sortir de la première guerre mondiale et du sursaut patriotique français (tout félibre n'étant plus qu'un aimable patoisant ou un dangereux maurassien) ; le « Félibrige rouge » devenu *occitanisme* en Languedoc – autour de Toulouse avec Perbosc et Estieu, ridiculisés comme les « Bouvard et Pécuchet » de la linguistique occitane par Ronjat, puis autour de Montpellier avec Camproux et ses fastueux élèves (R. Lafont et l'école qu'il fait essaimer : Ph. Martel, Ph. Gardy, H. Giordan notamment) – enterrera la vieille école avignonnaise au profit de l'Institut d'Etudis Occitans, son engagement politique et linguistique unitaire autour d'une graphie contre laquelle Ronjat s'était élevé.

Dans tout son apprentissage de la parole, l'enfant « n'est pas le tireur maladroit qui frappe à l'aventure, c'est un bon tireur qui ne dispose que d'une arme défectueuse ou mal pointée, et qui touche au même endroit jusqu'à ce qu'il ait rectifié son tir » [*Grammont*] (p. 62) », *op. cit.* p. 56.

⁸⁷ Par exemple : « Mon fils Louis est né à Vienne sur Rhône, où nous habitons, le 30 juillet 1908. Peu après sa naissance, M. Grammont m'écrivait... » (§ 1, p. 37) ; « M. Grammont recommande avec raison de ne donner en principe qu'un mot à la fois et d'attendre que ce mot soit digéré pour en donner d'autres. » (§ 15, p. 50) ; « Spécialement – observation obligeamment communiquée par M. Grammont – dès que l'enfant a remarqué qu'il peut émettre autre chose que de simples cris, il exerce en général ses organes vocaux de préférence en produisant des sons qui lui donnent à la fois une sensation auditive et une sensation tactile... » (§ 23, p. 60) ; « M. Grammont me fait remarquer que dans la période antérieure Louis a dû ne pas entendre une harmonique commune à *l* et à *d*, de sorte que l'idée ne lui est pas venue de placer la pointe de sa langue pour *l* à peu près comme pour *d*... » (§ 29, p. 94) ; « Enfants monoglottes français observés par M. Grammont qui m'écrit : « je n'ai jamais corrigé ni repris la prononciation de mes enfants, parce que j'ai trouvé très amusant de les laisser parler comme ils pouvaient et se débrouiller tout seuls. Autour de moi on ne les a en somme pas repris non plus. » » (§ 32, p. 71)

⁸⁸ Cf. I. Epstein, *La pensée et la polyglossie : essai psychologique et didactique*, Paris, Payot, p. 36 et 210. Cet ouvrage fait l'objet d'un compte-rendu par J. Ronjat dans la *BSLP* (1916, tome XX, p. 37) : « L'auteur de ce livre fort intéressant [...] n'est pas un linguiste professionnel, et l'on passera aisément condamnation sur quelques lacunes d'information (par exemple il me sera permis de dire que mon *Développement du langage observé chez un enfant bilingue* aurait fourni des indications utiles). » Dans la hantise de l'époque de développer un « mauvais parler » (dont la cause serait la langue du peuple, le patois, cela étant théorisé et illustré depuis *Les Gasconnismes corrigés* de Desgrouais, 1766, Toulouse), Ronjat achève ainsi son compte-rendu : « ... nécessité d'écouter les indigènes avec une attention réfléchie avant de se mettre à parler soi-même [...], organisation de la conversation méthodique [...] et pratique de la causerie solitaire, [...] à l'inverse de la plupart des gens qui s'imaginent que pour apprendre une langue étrangère il faut avant tout *aller dans le pays* et qu'il suffit d'y parler n'importe comment de n'importe quoi avec n'importe qui. »

Ce n'est donc pas à Montpellier que Ronjat sera suivi ou redécouvert. Cela aurait pu être à Genève où il va développer des enseignements sur la dialectologie et la littérature « provençales », mais aussi la phonétique et le « polyglottisme ». Sa redécouverte tardive se fait également sur des plans où Ronjat aura été en avance : notamment sur la didactisation de deux langues en un individu (le bilinguisme ⁸⁹) ou dans la gestion de dialectes (« esprits de clocher ») au sein d'une langue (« force d'intercourse »), ou de langues au sein du système des langues romanes (l'intercompréhension ⁹⁰). Ce sera sans doute à Toulouse, et via les *Annales du Midi* que Jean Séguy, maître d'une « école de Toulouse » dont le fondement principal est l'ethnolinguistique – le *Wörter und Sachen* développé brillamment par Jean-Claude Dinguirard (1943-1983) notamment ⁹¹ - que Ronjat sera toujours apprécié pour son exactitude philologique et les aspects de lecture globalisante des phénomènes de langue occitane. Séguy, dans un article fondateur de 1973 ranime la pensée de Ronjat en la soudant à celle de Martinet, sans y voir cependant la source saussurienne et son ascendant montpelliérain (Tourtoulon / Ronjat) :

« Si les dialectes existent, c'est qu'ils ont une ou plusieurs fonctions. Il nous paraît que la fonction du dialecte est double : assurer la communication entre communautés voisines et, contradictoirement, permettre aux collectivités de se démarquer. Peu importe que ces fonctions aient créé l'organe ou que le morcellement dialectal soit dû à d'autres facteurs (dispersion de la population, obstacles naturels, divisions historiques, etc.) : c'est là un problème téléologique hors de notre champ de vision. » ⁹²

Bibliographie

Bouvier, Jean-Claude (2001). « Jules Ronjat et la *Revue des Langues Romanes* », *RLR*, n°105, 491-502.

Chambon, Jean-Pierre et Frýba-Reber, Anne-Marguerite, (1995). « Le Félibrige et le mouvement des vigneronns de 1907 : quatre lettres inédites de Dévoluy à Ronjat », *Lengas*, 38, Montpellier, 7-53.

Chambon, Jean-Pierre et Frýba-Reber, Anne-Marguerite, (1996). « Sus la draio que condus D'auro en auro au país brodo » Lettre et fragments divers inédits de Jules Ronjat adressés à Charles Bally (1912-1918), *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 49, Paris, 9-63.

⁸⁹ Ainsi, Claude Hagège dans *L'Enfant aux deux langues*, Paris, Odile Jacob, 1996, parle de « loi de Ronjat » pour le dispositif « une personne / une langue » - tandis que Ronjat donne la paternité de ce modèle à M. Grammont. Sa thèse devra attendre 2013 pour une première réédition, tandis que ses travaux avaient essaimé jusque dans les Indes anglaises. Michael West publie dans son article *Bilingualism (with Special Reference to Bengal)*, Bureau of Education of India, Occasional Reports n°13, Calcutta, 1926, p. 58, une réponse que Ronjat lui a faite à propos de cette « tentative délibérée de créer artificiellement un équilibre parfait entre les deux langues ». Ronjat fait à ce pédagogue une longue réponse qu'il résume ainsi : « la situation est normale et telle que prévue », cf. A. Tabouret-Keller, *Le bilinguisme en procès, cent ans d'errance (1840-1940)*, Limoges, Lambert-Lucas, 2011, p. 126.

⁹⁰ Les travaux universitaires sur / en intercompréhension marquent les années 1990 (Claire Benveniste, André Valli et Rafaëlle Simone des universités d'Aix-en-Provence et Roma III ; Louise Dabène et Christian Degache, université de Grenoble notamment ; A. Stegman, H. Klein et F.-J. Meissner des universités de Giessen et Francfort) avec le retour d'un comparatisme des langues affines qui avait déjà été développé sous Raynouard et Diez au début du 19^e siècle. La rupture épistémique est telle qu'il faut attendre 2013 pour redonner la paternité du mot à son inventeur, et rappeler les enjeux politiques autant que linguistiques de la notion, cf. P. Escudé, « Origine et contexte d'apparition... », *op. cit.*

⁹¹ Sur les rapports entre « école de Toulouse » et « école de Montpellier » (Séguy vs Camproux et Lafont), cf. P. Escudé, « Méthode et règle du jeu de Jean-Claude Dinguirard », *L'Épopée perdue de l'occitan*, *op. cit.* p. 161-194.

⁹² Jean Séguy, « Les Atlas linguistiques de la France par régions », in *Langue française, Les parlers régionaux* n°18, 1973, p. 65-90 – ici, p. 67. Citant J. Fourquet dans son article « Langue-Dialecte-Patois » (*Le Langage*, Bibl. de la Pléiade, ss la dir. d'A. Martinet, Paris, 1968, p. 571) : Le dialecte, « c'est l'expérience de diversités à l'intérieur de ce qu'on considère comme une même langue, parce que les dénominations de choses, sans être identiques, ont des ressemblances évidentes, et que, de façon générale, les différences observées ne sont pas telles qu'elles empêchent la compréhension. »

Coste, Daniel (2016). In P. Escudé, *Autour des travaux de Jules Ronjat, 1913-2013. Unité et diversité des langues. Théorie et pratique de l'acquisition bilingue et de l'intercompréhension : Actes du colloque de Toulouse*, Edition des Archives Contemporaines, 2016

Escudé, Pierre, « Origine et contexte d'apparition du terme d'intercompréhension dans sa première attestation (1913) chez le linguiste Jules Ronjat (1864-1925) », *Redinter, Revista da Rede Europeia sobre Intercompreensão*, n°1, 2010, p. 103-124.

Escudé, Pierre, *Autour des travaux de Jules Ronjat, 1913-2013. Unité et diversité des langues. Théorie et pratique de l'acquisition bilingue et de l'intercompréhension : Actes du colloque de Toulouse*, Edition des Archives Contemporaines, 2016.

Ronjat, Jules, *Essai de syntaxe des parlers provençaux modernes*, Mâcon, Protat-Frères, 1913.

Ronjat, Jules, *Le Développement du langage observé chez un enfant bilingue*, Paris, Champion, 1913 ; rééd. P. Escudé, Francfort, Peter-Lang, 2013.

Ronjat, Jules, *Grammaire Istorique (sic) des Parlers Provençaux Modernes*, Montpellier, Société pour l'Étude des Langues Romanes, 1930-1941 ; Slatkine Reprints, Genève & Laffitte Reprints, Marseille, 1980.

Sauzet, Patrick (2016). In P. Escudé, *Autour des travaux de Jules Ronjat, 1913-2013. Unité et diversité des langues. Théorie et pratique de l'acquisition bilingue et de l'intercompréhension : Actes du colloque de Toulouse*, Edition des Archives Contemporaines.

Thomas, Jean, *Jules Ronjat entre linguistique et Félibrige (1864-1925)*, Valence d'Albigeois, Vent Terral, 2017.

Tourtoulon, Charles de, « Des dialectes, de leur classification et de leur délimitation géographique », communication au Congrès de philologie romane de Montpellier, 26 mai 1890, *RLR*, n°34, 1890, 130-175.